ONZIÈME ANNÉE. — N° 246 | 1er AVRIL 1907 | LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

UN ARTICLE DU Dr ÉMILE MAUCHAMP

Coutumes et superstitions au Maroc(1)

Dans un des derniers numéros de la Clinique infantile, *journal de médecine de l'enfance, que dirige le Dr G. Variot, l'éminent médecin de l'Hôpital des Enfants Malades, nous avons trouvé un article du malheureux Dr Emile Mauchamp, mort assassiné par les Marocains à Marakech. Cet article, qui traite de la croyance aux diables, a sa place dans l'*Echo du Merveilleux. *Nous croyons donc que nos lecteurs nous sauront gré de le reproduire.*

Dans l'intérieur du Maroc, on vit en plein moyen âge socialement et moralement.

De l'éclat passager et si lointain de la civilisation mauresque, il ne reste plus chez le Marocain actuel que l'orgueil exagéré d'un passé où il n'a nul mérite. La lumière est depuis longtemps éteinte et l'obscurantisme de la superstition la plus barbare a si bien assombri ce malheureux mais étrange pays que, pour ne nous placer qu'au point de vue médical, l'empirisme le plus follement extravagant, la sorcellerie la plus bassement démoralisante y règnent en institutions absolues et exclusives.

C'est au point que le médecin européen qui assume la rude tâche de contribuer à la régénération morale et au progrès matériel de ce peuple se heurte, en dépit des résultats bienfaisants et pourtant visibles de son intervention, à une défiance et à un parti-pris qui peuvent aller jusqu'à l'hostilité.

Quelques citations de clinique et de thérapeutique indigène, en ce qui concerne l'enfance, donneront une idée de la mentalité et de l'éducation du pays.

Je tiens à faire remarquer que ces exemples ne sont pas choisis, mais qu'ils viennent à leur place de chapitre dans une étude générale sur la médecine au Maroc. En outre, il faut être prévenu que tout cela est de croyance et de pratique absolument courantes.

La sorcellerie est au Maroc la seule institution solidement établie. Juifs et musulmans s'entendent à merveille pour admettre l'intervention constante des diables dans les moindres détails de la vie quotidienne. C'est le seul dogme qui ne soit pas discuté et qui unifie, dans une commune terreur et dans d'identiques sollicitations, toutes les dévotions et et toutes les fois.

La croyance au surnaturel, à l'occulte, un fraternel abandon aux mêmes puissances de ténèbres et de lumière rapprochent si bien, dans une même

(1) Nous sommes heureux de mettre sous les yeux des lecteurs de la *Clinique Infantile* ces documents intéressants et pleins d'actualité, sur l'hygiène infantile au Maroc. Ils nous sont envoyés par notre ami et collaborateur, le Dr Emile Mauchamp, auquel le ministère des Affaires étrangères a confié le mandat difficile et périlleux de faire connaître aux indigènes de Marrakech, les bienfaits de la philanthropie et de la médecine françaises. Voici un extrait d'une lettre nous montrant avec quelle activité M. Mauchamp remplit sa mission :

« C'est une œuvre bien lourde pour un seul médecin, sans pharmacien, que le gouvernement m'a confiée dans cette capitale de 100.000 habitants. Vous savez peut-être que j'y suis arrivé comme premier médecin et comme premier Français et que, en dehors de mon dispensaire, j'ai eu à faire face à une formidable épidémie de typhus qui, succédant à une famine meurtrière, tua en cinq mois plus de 5.000 personnes. C'est vous dire que je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer ici. Je suis, d'ailleurs, très satisfait du résultat de ma mission car, malgré l'hostilité première d'une population prévenue et les mauvaises volontés que j'ai rencontrées de tous côtés, spécialement de la part des autorités locales, je suis arrivé à fermer les portes du dispensaire chaque matin sur une clientèle de 100 à 150 malades, obligé de laisser se morfondre à la porte une foule de gens que je ne puis admettre parce qu'il y a des limites aux forces humaines, et que je n'ai pu obtenir qu'on m'envoie un assistant. »

servitude mentale, ces deux races issues de la même souche sémitique et appelées à végéter côte à côte sur la terre attardée du Maghreb, que Mahométans et Israélites y mettent en commun leurs prophètes et leurs saints, leurs *marabouts* et leurs *rabbis*, se les prêtent et se les disputent réciproquement toutes les fois qu'il s'agit de recouvrer la santé, sans s'astreindre à l'hygiène et sans recourir à la science, ou de poursuivre la réalisation du bonheur et de la fortune en évitant l'effort du travail et l'assujettissement de l'acquisition des mérites...

MALADIES DES NOUVEAU-NÉS

El Ism (le nom (1). — Un nouveau-né refuse de téter sa mère, pousse des cris et se révolte, si elle insiste pour lui donner le sein. Au contraire, il se laisse allaiter sans difficulté par une autre femme.

C'est un méfait des *Djennoun* (2). Un *djinn* malfaisant s'est interposé entre la mère et l'enfant au moment de la naissance.

Traitement. — On commence par faire brûler sous le nez du bébé un peu d'ambre gris. Ensuite on se procure des poils de la bosse d'un jeune dromadaire et, en ayant soin de tenir constamment les mains au-dessus de la tête du petit malade, on tresse avec ces poils une mèche qui doit atteindre la longueur du corps de l'enfant. Après quoi l'on fait sept nœuds à cette tresse en prononçant l'exorcisme suivant : « J'attache le diable qui a passé entre la mère et l'enfant, afin qu'il ne puisse plus s'interposer entre la bouche de l'un et le sein de l'autre. » Puis on enduit de goudron la tresse ainsi nouée et on la fixe en collier autour du cou du bébé. On pile en poudre fine une résine parfumée *Meha Saëla* et, pendant trois jours consécutifs, on en frotte le palais du nourrisson ; le reste de la poudre est placé dans un sachet qu'on fait porter au petit possédé.

Et tout rentre dans l'ordre.

Une maladie analogue consiste en ceci. Chaque fois que la mère veut donner le sein, le bébé pousse de profonds soupirs qui interrompent à chaque instant la tétée.

C'est que la mère a soupiré au moment de l'accouchement ou qu'une personne triste est entrée dans sa chambre à l'instant que l'enfant venait au monde.

Traitement. — On broie ensemble, jusqu'à en obtenir une poudre, de l'ambre gris, des boyaux desséchés de hérisson, de la corne râpée de cerf ou de daim et des cheveux d'un nègre choisi parmi les plus noirs. On fait brûler un peu de cette poudre sur un charbon au-dessous du visage du malade. Le restant de la poudre est délayé dans du miel qu'on fait sucer avec le doigt au bébé. Après quoi on lui fait boire une infusion de crottin d'âne et de cumin.

Ensuite la mère s'étend à plat ventre et dispose son enfant sur son dos, entre la peau et la chemise, pendant qu'une autre femme fait rouler à plusieurs reprises le bébé sur le corps de sa mère. Celle-ci prend alors le bébé, écarte les jambes et lui place la tête entre ses cuisses, en lui disant : « Sois guéri par l'endroit qui t'a donné le jour. »

Maladie de l'ogresse. — Il s'agit d'un nourrisson excessivement goulu qui avale tout ce qu'on lui présente et qui pousse des hurlements dès qu'on lui retire le sein. Il ne cesse de crier que pour téter et réciproquement.

C'est une maladie sérieuse provoquée par l'*ogresse* qui poursuit les petits enfants et les incite à une perpétuelle indigestion, afin de provoquer leur perte. Il s'agit dès lors d'amadouer cette redoutable mégère et de lui racheter la santé du bébé, sans oublier de lui offrir en compensation une autre victime que le hasard désignera.

On va quémander dans sept familles différentes un peu de farine. Puis on se rend le soir au bord d'une rivière où l'on dépose du sucre et de l'huile ou bien du sucre, de la semoule et du henné où l'on a ajouté quelques cheveux de la mère. Ensuite on puise un peu d'eau dans la rivière et, sans prononcer aucune parole, on rentre chez soi pour préparer dans un ustensile neuf une bouillie avec la farine préalablement recueillie. On en fait prendre une petite quantité à l'enfant. On met dans un plat la plus grosse part de la bouillie ; on y ajoute de la lavande, de la myrthe, des roses, de l'orge et du henné en disant : « Voici ta part, notre tante

(1) Sous-entendu : du diable. — Il faut éviter de prononcer le mot « diable », ce qui pourrait attirer quelque intervention fâcheuse du Malin qui se croirait ainsi appelé.

(2) *Djinn ;* plur. *Djennoun.* — Démons familiers qui pullulent autour des hommes, et qui représentent le plus clair de la pathogénie indigène.

l'ogresse. » Et l'on porte le tout à l'endroit où l'on a puisé l'eau dans la rivière.

Avec ce qui est resté de la bouillie au fond de la casserole, on enduit le corps de l'enfant en rentrant à la maison et l'on place sous son chevet sept noix qu'on y laisse toute la nuit. Le lendemain matin, de très bonne heure, la mère prend son bébé avec les sept noix et s'en va parcourir sept rues différentes en déposant dans chacune d'elles une des noix. Dans la dernière rue, elle désemmaillote le petit et l'enveloppe dans une layette neuve. Parmi le linge sale qu'elle lui a retiré, elle cache la dernière noix et abandonne le tout sur le chemin, en disant : « Que le mal de cet enfant se communique à la personne qui ramassera ce paquet. »

Ictère des nouveau-nés. — Si quelqu'un pénètre dans la chambre d'une accouchée, au moment de la délivrance, en tenant à la main du safran, le bébé deviendra jaune.

C'est peu grave. Il suffit de délayer sept brins de safran dans quelques gouttes d'huile qu'on recueille en égouttant une mèche qui a brûlé et de faire boire ce mélange au malade pour que celui-ci ne tarde pas à redevenir blanc.

El Rial. — C'est la maladie du nourrisson qui tète le lait d'une femme enceinte.

L'enfant a de la diarrhée continuelle mélangée de glaires, de matières purulentes et même de sang. Un amaigrissement considérable survient au point qu'il ne reste plus aux membres et à la poitrine que la peau sur les os, tandis que le ventre grossit et que les intestins dilatés se dessinent à travers la paroi. Le petit malade n'a pas la force de tenir sa tête qui retombe sur l'épaule ; il est très altéré, les lèvres sont sèches, les yeux sont enfoncés dans les orbites ; les pieds enflent.

C'est, en somme, le dernier degré de l'athrepsie, si fréquente ici et qui se retrouve, en clinique indigène, dans la description d'une foule d'affections que l'on différencie à l'infini et auxquelles on reconnaît les causes les plus diverses.

On a recours aux grands moyens qui sont variés, mais peu efficaces, paraît-il. En voici quelques-uns :

On se procure un fœtus de vache ou de chèvre égorgée, on le lave et on en fait une soupe avec des lentilles sèches. Le malade en absorbe une partie et on lui frotte le corps avec le reste.

Les œufs retirés du corps d'une tortue égorgée, cuits également avec des lentilles sèches, s'emploient de la même façon.

On délaie dans de l'eau les excréments d'un poulain pur sang nouveau-né ; on fait avaler à l'enfant un peu de cette mixture et on emploie le reste en frictions.

On éventre un caméléon, on retire du corps les petits qu'on y trouve et on les écrase dans de l'huile qu'on donne à boire au bébé.

On peut encore donner au petit malade de l'eau où l'on a dissout un peu d'un ferro-prussiate qui passe pour très rafraîchissant ; — ou bien de l'eau de savon de terre (terre à foulon) qui rafraîchit et diminue le ténesme douloureux qui accompagne les diarrhées prolongées.

On enduit le corps avec des feuilles de bois-gentil pilées dans de l'eau.

On fait avaler au bébé chaque matin, dans de l'urine, une poudre composée de graines d'anis, de deux espèces de cumin, de thuya, de fenu grec et de coriandre, pour rafraîchir et réchauffer en même temps.

... Tous moyens héroïques, qu'on oublie d'ailleurs d'accompagner d'une diète alimentaire sévère et qu'on n'emploie qu'en désespoir de cause.

Ectopie testiculaire. — Cet accident peut avoir pour origine la mauvaise qualité du lait de la mère : l'enfant en souffre tant et crie tellement que les testicules rentrent dans le ventre. Ou bien encore la sage-femme a mal pris le bébé au moment de la naissance et lui a fait remonter les testicules par mégarde, surtout si elle l'a tenu la tête en bas.

Traitement. — On bat, dans une cuvette, 20 jaunes d'œufs avec de l'aloës ; on met sur le feu et on agite jusqu'à ce que le mélange prenne l'apparence du goudron. On en frotte alors le bas-ventre et les aines de l'enfant et l'on colle sur chaque orifice inguinal une pièce de monnaie de cuivre. On pose un bandage et on emmaillotte fortement le petit malade en ayant soin de placer une ceinture très serrée juste au-dessous des aines. Les jambes sont, en outre, liées ensemble.

Cet enveloppement et ce bandage doivent être changés à la même heure exactement pendant trois jours de suite, après quoi, si tout a été bien exécuté, les testicules ont repris leur place pour ne plus remonter.

Dr. EMILE MAUCHAMP.
Médecin du Gouvernement français au Maroc.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

.. *La Légende dorée des Bêtes.*

M. Paul Franche vient de publier un livre charmant sur l'innocente bestiaire de la Légende dorée. Il nous présente, en de très agréables petits récits, le célèbre cochon de saint Antoine, avec le loup, le corbeau et les lions de saint Paul l'Ermite ; le buffle de Karileff, que le saint abbé défendit contre l'épieu du roi Childebert ; l'âne rusé de saint Florent, qui, devant toute sa cour émerveillée, joua un si bon tour à Dagobert ; l'ours fidèle de saint Gall ; le loup de saint Hervé, par lequel, comme par un chien docile, l'aveugle Orant était conduit ; les corbeaux de saint Meirad, vengeurs de sa mort, qui poursuivirent ses assassins de leurs croassements sinistres et de leurs furieux coups de bec, et tournèrent avec des cris pressants autour de la cabane où ils s'étaient réfugiés, jusqu'à ce qu'on eût arrêté ces deux misérables ; cet autre loup, de Gubbio, domestiqué par la douce parole de François d'Assise, qui lui fit faire un traité de paix solennel avec sa ville, en l'appelant courtoisement : « Mon frère loup » ; le chien de saint Roch, dont l'histoire oublieuse n'a pas conservé le nom, et le cerf crucifère de saint Hubert.

L'aimable écrivain a voulu s'en tenir aux bêtes qui vécurent dans la familiarité des saints, et se sont mêlées plus étroitement à leur vie, car il eût pu mettre en scène, encore : — la perdrix de saint Jean et la chatte de saint Grégoire l'Ermite ; — les corneilles de saint Benoît au Mont-Cassin ; — l'aigle qui nourrit Vit et Modeste ; — l'araignée de Conrad ; — les mouches de saint Bernard, et celles de saint Leufroi ; les oiseaux chanteurs de saint Joseph de Cupertino ; — l'oie de saint Martin, celle de saint Rigobert, celle de sainte Wareburge ; — le crabe de saint François-Xavier ; — la petite truite favorite de saint François de Paule ; le coq de sainte Rose de Lima...

Il eût pu mentionner aussi les reptiles obéissant à saint Hilaire de Poitiers ; — le lion de sainte Martine, qui dévora le persécuteur de cette humble vierge, celui de saint Sabas et celui de sainte Vite ; — les grenouilles de saint Rieu : — le troupeau de sainte Solange ; — les oiseaux de sainte Thècle et de saint Lumier ; — les poissons de saint Josse ; — la belette du B. Jourdain, etc., etc.

Et certes M. Paul Franche n'ignore pas, et nous n'ignorons pas non plus, que la Légende est une admirable brodeuse... Mais en faisant sa part très large, il n'en reste pas moins une part de vérité qui prête à d'intéressantes méditations sur les rapports des hommes et des bêtes.

Dans l'Eden, tel que nous le représentent les frontispices des vieilles bibles, c'est l'harmonie que rien ne trouble. Adam et Eve sont entourés des animaux comme des rois débonnaires de sujets soumis.

La faute rompt cette harmonie. C'est la déroute et la débandade des animaux vers la vie sauvage et cruelle. L'homme, en plus du reste, aura à refaire longuement, partiellement, imparfaitement, la conquête des bêtes. Entre les rois déchus et les sujets mutinés, il y aura toujours, — hors pendant la trève du déluge, — de la méfiance.

Le Christ vient réparer l'œuvre divine outragée, et la « bonne nouvelle » retentit jusqu'au dernier échelon des êtres. Le Nouveau-Testament, comme l'Ancien, s'ouvre sur une image d'un charme apaisant. La crèche, c'est l'enfant-Dieu hospitalisé chez les bêtes, puisque les hommes n'ont pas voulu le recevoir. En dedans, l'âne et le bœuf ; au dehors, arrivant avec les bergers ou avec les Rois mages, les chameaux, les chèvres, les moutons, les chiens. L'aube fraîche de pitié qui se lève sur le monde est aussi pour ces frères inférieurs.

Les animaux de la crèche circulent dans tout l'Evangile, l'âne surtout, l'insigne souffre-douleurs résigné de l'Orient, qui porte l'Enfant et la mère dans l'exil d'Egypte, qui portera le Christ dans l'apothéose du jour des Palmes. Et le coq, son ami, partage sa gloire. Le coq qui claironna, si l'on ose dire, la diane du remords dans l'âme de Saint Pierre, s'est envolé, après cet exploit, pour aller se percher, en commémoration, durant la suite des siècles, à la flèche de nos clochers.

Dans sa prédication, Jésus évoque souvent les bêtes. Il propose l'exemple des oiseaux confiants, qui ne sèment ni ne filent ; il recommande à ses disciples d'unir la prudence du serpent à la douceur de la colombe. Il envoie le Bon Pasteur chercher la brebis égarée. Et ceux qui raconteront ses paroles s'armorient d'une figure d'animal, Marc du Lion, Luc du Taureau, Jean de l'Aigle.

(On sait que l'imagination populaire a fait accourir toute la gent ailée autour du divin crucifié : la pie, maudite parce qu'elle insulte à ses douleurs ; la tourterelle compatissante, qui adore : *Kyrie*, *Kyrie*... ; l'hirondelle, brisant de son bec les épines cruelles ; le rouge-gorge qui, pour avoir tendrement essuyé de ses ailes le visage du Christ, a gardé à sa collerette une éclatante tache rouge.)

Mais la charte nouvelle, si elle a rouvert le ciel, n'a pas tout à fait restauré l'Eden terrestre !... Le malaise et la méfiance persistent entre l'homme et les animaux, qui, selon le mot profond de Léon Bloy : « étonnés de la méchanceté des hommes, ont l'air de vou-

loir noyer Caïn dans les lacs tranquilles de leurs yeux.» Seuls les hommes privilégiés, les saints, retrouveront le chemin perdu du cœur des bêtes

Pourquoi ? Parce que, sans doute, Dieu a promis aux croyants héroïques qu'ils feraient des miracles plus grands mêmes que les siens, *majora horum faciet*; parce que, peut-être, l'innocence primitive reconquise dans la pénitence replaça les solitaires et les saints au niveau d'Adam. N'avait-il pas été dit, du reste, plus de deux mille ans avant la Rédemption, que l'homme juste vivrait en paix avec les bêtes sauvages ? (Job. v. 23.)

Les saints ont aimé les bêtes assez pour s'en faire comprendre sans l'intermédiaire d'une langue commune. Et parce qu'ils furent peu bruyants et peu agités, parce qu'ils eurent cette étonnante vertu : la simplicité, ils vécurent dans l'amitié et la familiarité de toutes les créatures. Les bêtes ont aimé les saints parce qu'elles donnent tout leur cœur à ceux qui les aiment. Pas une parcelle d'amour ne se perd en ce monde.

M. Paul Franche a dédié son exquis petit volume aux enfants qui « plus près du ciel, gardent encore en leurs yeux les reflets de la pure lumière de l'Eden ». Mais peut-être aidera-t-il leurs aînés à se rapprocher de cet Eden plus lointain.

GEORGE MALET.

CEUX QUI NE NIENT PAS LE MERVEILLEUX

Chez M. le marquis de Ségur

Un confrère m'ayant informé que M. le marquis de Ségur, homme hautain, lui avait manifesté un jour qu'il le visitait, toute la somme d'antipathie qu'un historien peut éprouver pour un reporter, troubleur d'étude et de recherches, je me rendis chez le nouvel académicien comme un chien qu'on fouette et simplement parce que cette démarche agréait à notre directeur. D'après ce que m'avait dit le confrère, je ne doutais pas, en effet, que je rentrerais les mains vides. Or, si on sait que la mauvaise humeur d'un journaliste revenant à son journal sans l'interview attendue n'a d'égale que celle d'un chasseur rentrant bredouille au logis, on imaginera, sans qu'il soit nécessaire d'insister, dans quel état d'esprit je pris le chemin de l'avenue d'Iéna.

Le silence qui s'appesantissait sur la large voie, déserte et comme abandonnée, l'aspect sévère et recueilli des immeubles qui la bordent, le geste navrant des arbres levant leurs bras squelettiques vers un ciel nuageux, tout ce décor encadrait merveilleusement les sombres pensées qui me hantaient. Aussi est-ce découragé et certain d'en sortir bientôt en compagnie d'un refus, auquel me donnait droit ma qualité de gêneur, que je pénétrai sous la porte cochère de l'hôtel habité par M. de Ségur et qui, au recueillement exigé par la méditation, joint la somptuosité réclamée par la vie mondaine.

Un domestique s'enquiert du motif de ma venue, va en informer son maître, et revient pour m'inviter à le suivre, non dans la direction de la rue ainsi que je m'y attendais, mais vers le cabinet de travail de M. de Ségur.

Un étage à monter, une porte à ouvrir et me voici en face du redoutable historien qui vient à moi la main tendue.

Ne m'attendant pas à un accueil si bienveillant, j'étais un peu ahuri. Mais, où ma surprise fut portée à son comble ce fut lorsque, sans manifester la moindre impatience, M. le marquis de Ségur répondit aux premières questions que, sans m'illusionner et simplement pour ne pas rester coi, je lui avais posées. Alors, avec la certitude que loin d'être hautain le nouvel immortel est, au contraire, le plus aimable des historiens, j'acquis cette conviction que je m'en étais laissé conter par mon confrère. C'est à charge de revanche.

— L'opinion que je peux émettre sur les faits merveilleux ne saurait avoir un très grand poids, m'a tout d'abord déclaré M. le marquis de Ségur. Et comme, d'autre part, je n'ai jamais été personnellement témoin de faits dépassant les limites de l'ordre naturel, il me sera impossible, à mon grand regret, d'apporter à votre enquête aucun élément intéressant. Mais, puisque vous voulez bien me le demander, je vais vous donner mon avis.

« Je ne me suis jamais beaucoup occupé des manifestations que vous réunissez sous l'appellation de « phénomènes merveilleux ». Est-ce-à dire que je les juge indignes de retenir l'attention des gens sérieux? N'en croyez rien ! Mon esprit est accaparé par des travaux d'un autre ordre, voilà tout.

« Toutefois, si je ne me suis pas sérieusement intéressé à ce genre d'études, j'ai assisté à plusieurs séances au cours desquelles on devait faire tourner des tables et apparaître des fantômes. Or, aucun de ces phénomènes n'a jamais été obtenu en ma présence. Je le regrette beaucoup parce que je suis curieux et que je voudrais pouvoir constater la réalité de manifestations dont j'ai souvent entendu parler.

J'aimerais surtout observer les conditions dans lesquelles elles se produisent... Malheureusement, aucune table ne consentit jamais à remuer devant moi; quant aux esprits, nul d'entre eux n'a condescendu, les soirs où je m'y trouvais, à visiter le salon qu'ils honorent habituellement de leur présence.

— De sorte que vous niez?

— Je ne dis pas cela! De ce que je n'ai rien vu il ne s'ensuit pas, forcément, qu'il n'y ait rien... Ces phénomènes se produisent peut-être. Je ne les nie pas. Je dis simplement : il m'a été impossible d'être témoin de faits dont d'autres — beaucoup d'autres — prétendent constater journellement l'existence.

Pour nier, je devrais mettre en doute la parole de nombreuses personnes qui sont absolument dignes de foi. Plusieurs de mes amis m'ont affirmé avoir vu, de leurs yeux vu, tourner des tables. Ils m'ont, en outre, certifié que des matérialisations ont été obtenues devant eux et que, malgré la vigilance des assistants, aucun symptôme de fraude n'a pu être relevé. Alors?

« Quand des personnalités éminentes comme MM. d'Arsonval et de Rochas, par exemple, quand une foule d'hommes considérables, artistes distingués ou savants notoires, proclament hautement la réalité de certains phénomènes, on ne peut guère déclarer d'un ton tranchant que ce sont des billevesées. Il est des témoignages qui interdisent toute suspicion.

— Par conséquent, vous croyez?...

— Non... je ne nie, ni ne crois... J'ignore... Tant que je n'aurai pas constaté moi-même je resterai dans l'incertitude.

M. le marquis de Ségur semble embarrassé. Il réfléchit un instant et poursuit avec un sourire :

— Ma situation est, il est vrai, des plus singulières : d'un côté, des dires en qui tout commande d'avoir une aveugle confiance, de l'autre, l'impossibilité dans laquelle je me suis toujours trouvé de faire la moindre observation personnelle.

Mais que voulez-vous que je vous dise!... Il est contraire à mes principes de croire à l'existence d'une chose que, malgré mon désir et ma bonne volonté, je ne peux pas apercevoir.

Je dirai : « Je crois » quand il me sera loisible d'ajouter : « Parce que j'ai vu ». Car enfin, qui me prouve qu'en dépit de leur science et malgré leurs précautions les savants n'ont pas été induits en erreur par une hallucination ou dupés par des fraudeurs?

Semblable mésaventure pourrait m'arriver également, direz-vous? C'est possible... Mais je vous répondrai que les multiples tentatives auxquelles je me suis livré jusqu'à ce jour m'ont exposé sans succès à ces inconvénients et que, de plus, je serais une victime récalcitrante.

M. le marquis de Ségur sourit à ce trait.

— Il est évident, reprend-il, que chacun pense ainsi! Eh bien, admettons que je pourrais, tout comme un grand savant, me laisser mystifier, ou, ainsi qu'un grand artiste, rêver tout éveillé. Il n'en est pas moins vrai que si, après avoir vu ou cru voir, je joignais mon témoignage à celui des hommes dont je parle, ma sincérité, comme la leur, serait entière et que si, au contraire, j'avais découvert une fraude ou reconnu que ceux qui affirment voir sont les jouets d'une illusion, ma bonne foi ne serait pas contestable quand je nierais la réalité des manifestations.

« Mais comme je ne suis pas en mesure de parler en connaissance de cause et comme je connais le Merveilleux par ouï dire seulement, je ne crois pas devoir me prononcer doctoralement sur son compte. Pour le juger, j'attends d'être mieux documenté.

— Vous dites, mon cher Maître, qu'il vous a toujours été impossible de constater, pendant une séance, le moindre petit fait merveilleux. J'en prends note. Mais, indépendamment des manifestations qu'on obtient par l'intermédiaire d'un médium, des phénomènes inexplicables se produisent spontanément. Vous avez sans doute été témoin de quelques-uns d'entre eux? En faisant appel à vos souvenirs, il est probable que vous vous rappelleriez tout au moins avoir eu des pressentiments qui ne vous ont pas trompé, avoir fait des rêves qui se sont réalisés?...

Durant quelques instants M. le marquis de Ségur réfléchit; puis :

— Non vraiment, me répond-il. Comme je vous le déclarais tout à l'heure, je n'ai jamais été témoin d'aucun fait sortant de l'ordre naturel. Ni mes rêves ni mes pressentiments ne se sont réalisés, ou, du moins, je ne me le rappelle pas.

— Et dans votre entourage immédiat, dans votre famille?...

— A aucune époque un parent ne m'a fait de confidence à cet égard, et, à ma connaissance, nul fait n'a émerveillé les miens.

Mais M. de Ségur se reprend :

— J'oubliais! Si, un de mes parents — deux de mes parents ont été les héros d'une aventure bien singulière que je vais vous narrer. Seulement, je vous préviens qu'il s'agit d'une très vieille histoire. N'allez pas pour cela suspecter son authenticité. Elle ne saurait, en effet, être comparée aux légendes dont les historiens, ou plutôt les peuples, illustrent certaines pages de l'histoire. C'est transmis de père en fils que ce récit m'est parvenu en même temps d'ailleurs que les papiers de fa-

mille relatant l'aventure, papiers, qui, datant pour la plupart de l'époque où elle s'est déroulée, permettent d'autant moins de mettre en doute son authenticité que certains de ces documents sont de la main même des intéressés.

« Vous voyez je ne vous rapporte pas un conte. Je vous confie une tradition de famille.

« Donc, mon bisaïeul Philippe-Henri, marquis de Ségur qui, plus tard, devait devenir gouverneur de la Franche-Comté, maréchal de France puis ministre de la guerre, était alors âgé de vingt-trois ans et portait déjà les galons de colonel de cavalerie. Il avait une sœur jumelle qu'il aimait beaucoup et qui le payait de retour. Etant souvent séparés, car le jeune colonel prenait part à de nombreuses campagnes, leur affection se trouvait encore augmentée du fait des longs mois d'éloignement qui leur étaient imposés.

« Le soldat se complaisait à s'isoler de ses frères d'armes pour songer à la sœur qui, restée au sein de sa famille, portait maintes fois ses regards anxieux vers le lointain champ de bataille où son frère se distinguait.

« Or, un jour que'lle était occupée à faire de la tapisserie, la jeune fille s'écria tout à coup en portant sa main droite à son bras gauche :

« — Oh ! que j'ai mal !

« Aux personnes qui s'empressèrent autour d'elle, la sœur du colonel expliqua qu'elle venait de ressentir au bras une douleur atroce, assez semblable à celle qu'aurait pu lui occasionner un coup de bâton violemment appliqué. La douleur n'ayant été que momentanée, on oublia bientôt ce curieux incident.

« A quelque temps de là, on apprit que, pendant le combat de Laufeld, le colonel, après avoir chargé trois fois à la tête de son régiment qui, toujours, avait été repoussé, conduisait pour la quatrième fois ses hommes à l'ennemi quand un boulet de canon avait emporté son bras gauche. On se souvint alors de la scène étrange qui s'était déroulée quelques jours auparavant et on fut tellement étonné en constatant que le colonel avait été blessé à l'heure même où sa sœur se plaignait d'avoir éprouvé une sensation douloureuse, que le fait fut immédiatement consigné.

« Que dites-vous de cela? Voilà, n'est-il pas vrai, une anecdote qui doit se classer d'elle-même parmi les phénomènes merveilleux ?

« Ce fait ne peut être expliqué ni par la fraude ni par la suggestion. On ne peut que constater cette étrangeté : une sœur éprouvant le contre-coup d'une douleur ressentie, au même instant, par son frère. Phénomène singulier et ahurissant !

— Et, selon vous, tout à fait inexplicable ?...

— Inexplicable n'est pas le mot... Encore inexpliqué; car je crois qu'il doit être possible à certains êtres que rapproche une très grande sympathie et malgré la distance qui les sépare, de rester unis grâce à un fluide prolongeant leur personnalité à travers l'atmosphère et leur permettant de communiquer parfois.

« Il est vraisemblable, à mon avis, que lorsqu'il fut blessé, mon bisaïeul songeait à sa sœur qui, de son côté, pensait peut-être à lui. Les deux fluides se sont rejoints et c'est en tablant sur cette rencontre, non certaine, mais nullement inadmissible, que je parviens à m'expliquer ce surprenant phénomène.

« Je sais que cette explication n'a qu'une valeur hypothétique ; mais, en attendant mieux, je suis bien obligé de m'en contenter.

« Vous voyez, ajoute le marquis de Ségur, que je ne dédaigne pas le Merveilleux. Néanmoins, pour croire qu'un fait est extraordinaire, j'exige, non seulement que son authenticité soit dûment certifiée, mais encore, et quelle que soit l'intelligence de ceux qui lui délivrent un certificat, qu'aucune explication naturelle ne puisse lui être trouvée et surtout que, par son essence, il écarte de lui-même tout soupçon de fraude quelconque.

« Lorsque je suis en présence d'une aventure comme celle que je viens de vous conter, je ne suis pas enclin au doute et proclame volontiers qu'elle a un caractère merveilleux ; mais lorsqu'il s'agit de certaines manifestations, il n'en est pas de même. Je n'ai, je le répète, aucun doute en ce qui concerne la bonne foi des expérimentateurs. Seulement, avant d'être persuadé que le fait dont ils ont été témoins est merveilleux, j'éprouve le besoin de contrôler, plus encore que ce fait lui-même, les circonstances dans lesquelles il a été constaté. »

Comme je me lève pour prendre congé de lui, M. le marquis de Ségur me tend la main en prononçant ces derniers mots :

— Je ne nie pas, je ne crois pas... La vérité est que je ne sais rien, mais que je voudrais bien voir, afin de savoir.

GEORGES MEUNIER.

UNE VISITE A CAMPITELLO

Nos lecteurs se souviennent certainement des étonnants prodiges et des apparitions de Campitello, dont M. l'abbé Ricci publia le récit dans l'*Echo du Merveilleux* au moment même où ils se produisirent. Mgr Pierre Bauron, directeur de la *Revue Mariale*, vient de faire un séjour à Campitello pour se rendre compte de l'état d'esprit de ses habitants. Nos lecteurs nous sauront certainement gré de reproduire l'article où il a consigné ses impressions.

Je tenais à me rendre compte par moi-même de la situation topographique de Campitello et de l'état d'esprit de ses habitants. En quelques années, ce village inconnu est devenu célèbre. Les manifestations surnaturelles dont il a été favorisé ont attiré sur son nom l'attention publique. Les prodiges que l'on raconte sont-ils vrais? Les témoins de ces faits merveilleux sont-ils dignes de créance ? Leur conduite est-elle en harmonie avec leurs paroles ? Ne sommes-nous pas, à distance, victimes d'une illusion ou d'une monstrueuse supercherie ?

Toucher à la Corse en allant de France à Rome, ce n'est pas faire un détour ; c'est plutôt suivre la ligne droite. Je prends à Nice le bateau pour Bastia. Je débarque le lendemain 26 février, avant l'aube, sur la place où la statue de Napoléon se dresse méditative. La mer, déjà méchante, devient tout à fait furieuse. En contemplant les crêtes écumeuses de ses vagues, je m'applaudis de n'être plus tributaire de son inconstance désordonnée.

Le vicaire forain de la Porta, M. le doyen Sébastien Ricci, à qui nous devons le récit des apparitions, est venu m'attendre. Après la messe, il me présente à l'archiprêtre de Saint-Jean-Baptiste, M. Casanova, au R. P. Briand, son prédicateur, dominicain qui arrive de la Nouvelle-Orléans, et à M. l'abbé Susini, aumônier du monastère des Bénédictines d'Erbalunga.

Les religieuses expulsées sont remplacées par une colonie d'institutrices et de pensionnaires. C'est là que l'une des voyantes de Campitello, Lellena Paris, s'était retirée pour vivre dans l'oubli et la paix du Christ, sous le nom de sœur Catherine. La persécution religieuse l'a obligée à quitter cette retraite bénie et à rentrer au sein de sa famille.

Campitello est dans la montagne, à 52 kilomètres de Bastia. La voie ferrée mène jusqu'à la station de Bachetta, dans l'étroite vallée du Golo. Une usine de produits taniques est en train de dévorer les magnifiques châtaigniers de la Corse. Le déboisement sera l'œuvre de quelques années. Il enrichira un industriel et ruinera le pays pour plusieurs siècles.

De Barchetta à Campitello, il reste onze kilomètres. La route est montueuse, mal entretenue, sillonnée d'ornières profondes. Elle ne fait pas honneur à l'administration. Par des sentiers abruptes, hérissés de blocs erratiques, le trajet à pied est de deux heures.

Nous partons à midi. A Barchetta, un char, attelé de deux mulets, nous attend. M. l'archiprêtre Cassanova et M. le doyen Ricci m'accompagnent.

J'admire la puissance de la végétation. Des chênes verts ont plusieurs mètres de circonférence. Les bruyères atteignent trois mètres de hauteur. Les citronniers, les orangers, les bananiers même ne sont pas rares.

La route monte toujours et trace des circuits, tantôt pour franchir un torrent au fond d'une gorge, tantôt pour escalader l'arête de la colline qui nous sépare d'une autre vallée. Nous voici sur l'étroit plateau d'un puissant contrefort, où la malachite affleure au niveau du sol. Nous dominons un ravin sauvage, abrupt, où le Casalèze bondit à travers les roches jusqu'au lit du Golo. Trois groupes de bâtiments forment un triangle autour d'un clocher. C'est Campitello. Sur le bord de la route, une des premières maisonnettes est habitée par la famille Parsi. Sœur Catherine, avec son petit frère et sa mère, est sur le seuil pour nous saluer et nous accueillir. Quelle expression de douceur, de recueillement, d'humilité dans ce visage modeste, souriant, d'humeur toujours égale ! Toute la personne inspire le respect. Je n'ai jamais rien vu qui soit plus faible d'apparence, plus dépourvu de prétention et d'une aisance plus naturelle. Cette jeune fille fait penser à la violette au parfum délicat.

A peine arrivés, nous visitons l'église. Nous traversons le torrent au point même où il fut franchi par la procession que conduisait Lellena, sans que personne fût mouillé, alors que les eaux écumantes coupaient le chemin sur cinq mètres de largeur.

Nous dévalons au champ des apparitions, si l'on peut désigner ainsi un terrain en déclivité, coupé de murailles en pierres sèches et planté d'énormes rochers en saillie. On me montre successivement tous les points marqués par l'un des événements surnaturels. Voici la place où Lellena et Totonna entendirent le chant des anges, virent la Sainte Vierge et restèrent six heures immobiles, croyant que la durée de l'apparition n'avait pas dépassé cinq minutes. Je visite les quatre rochers au-dessus desquels se tenait la céleste Madone, les murs à travers lesquels les voyants ont ouvert des brèches avec les mains. Je vénère la croix, qui resta debout, seule et sans appui, pendant l'arrêt d'une procession. J'essaie de la porter ; elle pèse au moins vingt-cinq kilos.

Je descends à la source miraculeuse. Elle jaillit sous

un rocher. Le jet est continu, sans variation de volume. Je mesure le débit. Il est de sept cents litres environ à l'heure. L'eau est pure, limpide, fraîche, d'un goût très agréable. Toutes les personnes que j'interroge affirment qu'il n'y avait là, auparavant, aucune trace d'humidité.

M. le curé Albertini me déclare qu'il a été un des derniers à croire aux apparitions. Longtemps il s'est abstenu de se joindre à la foule des pèlerins et de prendre aucune part à leurs pieux exercices. Il estime que, de 1899 à 1903, le nombre des visiteurs a dépassé cent mille. Il y avait en moyenne de 500 à 600 personnes chaque soir, et quelquefois même deux et trois mille étrangers. Et tous ont été nourris sans peine dans ce village où il n'y a pas d'hôtels.

Les groupes, venus de loin, au chant des cantiques, passaient la nuit dans le champ à la belle étoile. La prière ne discontinuait pas.

On m'indique le trajet que faisaient les processions, organisées par les voyants, et dont l'une a duré cinq heures. Souvent on y ajoutait les figures compliquées de la *granitola*. A peine y a t-il dans chaque confrérie deux hommes capables de les commander et de les conduire. Les enfants les faisaient exécuter à la foule, sans confusion ni erreur de mouvements.

La pente moyenne du terrain est de 30 0/0. Les sentiers, à l'état rudimentaire, sont encombrés de pierres roulantes, de roches en saillie, de racines enchevêtrées. Pour y passer en plein jour, il faut une attention soutenue. Comment des processions ont-elles pu se dérouler la nuit, à la lueur des lanternes, sur un pareil terrain, sans accident ? Quelqu'un venait-il à trébucher ? Soudain, avant qu'il eût touché le sol, un des extatiques accourait à lui et le soutenait. « On les voyait passer, me dit M. Casanova, qui a été témoin du fait, rapides comme l'éclair, avant que le cri d'appel eût retenti, et arriver juste à point pour tendre une main secourable à quiconque était en péril. »

On me montre le bloc que le petit Moïse, âgé de douze ans, a tiré d'un mur et placé sur le bord du sentier, du côté opposé à la pente qui aurait dû l'entraîner. Cinq hommes vigoureux seraient impuissants à porter cette masse qu'un enfant en extase manœuvrait sans trop de peine sur un sol en grande déclivité. On m'arrête à l'endroit où l'âne de Mathieu s'est agenouillé, au passage de la procession, et a tenu la tête inclinée environ dix minutes, en signe de vénération. Chacune des manifestations de la Sainte Vierge était marquée par un prodige, qui en était comme la confirmation auprès de ceux qui n'apercevaient pas la céleste apparition. On m'a présenté huit personnes, dont trois hommes mûrs, qui ont eu le privilège de participer aux visions. Leurs témoignages concordent. L'un d'eux me raconte qu'il venait du régiment et se montrait particulièrement incrédule. Il traitait les visionnaires de folles et rougissait d'être de Campitello. Il fut vite terrassé. Notre-Seigneur lui apparut sur la croix, couvert de plaies. Un flot de sang jaillissait de la blessure du cœur. L'impression que l'homme a gardée de cette apparition est telle qu'il ne peut y penser sans être profondément ému. Il est bon d'ajouter qu'il s'est converti et remplit ses devoirs religieux, auparavant négligés.

Un blasphémateur, très en vue dans le pays, est devenu, à la suite de sa vision, un sujet d'édification et un modèle de piété.

Je dois à la vérité de dire que le démon a voulu singer la Sainte Vierge. Il s'est produit, à diverses reprises, dans un village voisin, à Bigorno, des manifestations dont le caractère étrange dénote une intervention diabolique. Mais elles n'ont pas duré.

Les prêtres me racontent aussi un fait à signaler et dont l'auteur est bien connu, quoiqu'il ne soit pas de Campitello. Je tais son nom par discrétion.

Durant le phénomène d'une apparition à laquelle assistait M. Sébastien Ricci, un jeune homme eut la singulière idée de se faire passer pour voyant. Il se laissa choir à la renverse, puis se traîna sur les genoux et chercha à reproduire l'attitude et les gestes des extatiques. Il fut presque aussitôt châtié. Il tomba malade à peine rentré chez lui, avoua sa faute et vint l'expier d'une façon humiliante, presque malgré lui, à l'endroit même où il s'était livré à une pantomime coupable.

On me fait remarquer le précipice qui de la route plonge au bord du Casalèze. Il me paraît impossible qu'un homme puisse, même en plein jour, descendre ou remonter cette rampe escarpée, presque à pic. Or, c'est là que les extatiques ont glissé, comme « s'ils marchaient sur un tapis de fleurs ».

Les pécheurs publics n'étaient pas tolérés dans le cortège des processions. Un homme vint un soir se camper sur le passage du défilé. Aussitôt les enfants en extase suspendent la marche de la procession, accourent à lui et par des gestes énergiques lui signifient de se retirer. Lui proteste qu'il est dans son droit et veut demeurer là où il est. Mais l'attitude des enfants devient irrésistible. L'homme est obligé de décamper, honteux et mécontent.

On sut plus tard que cet homme était d'un village éloigné et qu'il y vivait en compagnie d'une femme divorcée. Or, les enfants, revenus à eux-mêmes, ne connaissaient ni l'individu ni sa situation criminelle.

Les pèlerins du Laus, dans les Hautes-Alpes, n'igno-

rent pas l'histoire des *bonnes odeurs*. Il se passe à Campitello quelque chose d'analogue. Plus de quarante personnes ont constaté ces effluves soudains de parfums éthérés, où prédomine l'arôme de la violette et qui ne jaillissent ni du sol, ni des plantes. D'ailleurs la vie et la mission de sœur Catherine offrent beaucoup de ressemblance avec celle de Benoîte Rancurel, dont la cause est en postulation à la cour de Rome.

En compagnie du curé de Campitello, de l'archiprêtre de Bastia, du doyen de la Porta, de sœur Catherine, de Totonna, de leurs mères et de plusieurs autres personnes, nous avons récité le rosaire sur le champ des apparitions, vénéré la croix et bu à la source miraculeuse, avec le sentiment pénétrant d'une joie toute surnaturelle. Mon impression se résume dans cette parole de Pie X, à qui j'ai raconté les faits de Campitello : « Verè prodigiosa ! »

P. BAURON.

Les « Sanctorum Sortes »

Un mode de divination jadis fort en usage, aujourd'hui presque oublié, est la consultation journalière des livres saints, pour en tirer, d'après un texte pris au hasard, des oracles relatifs aux événements de la vie courante.

Cette pratique, autrefois baptisée du nom de *sort des saints* (*sanctorum sortes*), est sans aucun doute d'origine païenne.

Les oracles si nombreux en Egypte, à Rome et en Grèce, consistaient pour la plupart en l'interprétation des textes sacrés, ou étaient tirés des œuvres des poètes considérés comme demi-dieux : Homère et Virgile.

Dès les premières années qui suivirent le triomphe du christianisme, à côté de la pratique sanglante des prétendus jugements de Dieu, nous voyons reparaître ce mode de divination adapté aux seuls livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

L'Eglise, considérant ces pratiques comme un retour aux idées du paganisme encore vivace à cette époque dans certaines contrées de la Gaule, lança plusieurs fois l'anathème contre *les sorts des saints*, sans pouvoir abolir complètement cet usage.

Les conciles de Vannes en 462, et d'Orléans en 511, défendirent formellement aux évêques d'avoir recours à ces sortilèges, sous peine des châtiments les plus sévères.

Saint Augustin, écrivant à Janvier, disait à ce propos : « Je blâme ceux qui cherchent à connaître l'avenir en le lisant dans les livres évangéliques. Ces livres divins contiennent sans doute des oracles ; mais ces oracles sont écrits pour l'autre vie et non pour la vanité des choses de ce monde ».

Charlemagne, par un capitulaire de 789, interdit également les *sanctorum sortes*.

Malgré les anathèmes et inhibitions de toutes sortes, cet usage persista, nous apprend l'abbé Duresnel dans sa *Dissertation sur les sorts des saints*, au sacre des évêques de plusieurs pays et jusqu'au dix-huitième siècle, notamment à Boulogne où, à chaque installation d'un chanoine, le verset biblique ou évangélique qui constituait son *pronostic*, était inscrit dans ses lettres de prise de possession.

Le cas le plus fréquemment cité de la réalisation d'une de ces prophéties est celui d'Albert, évêque de Liége, à qui, au moment de son sacre, fut lu le verset suivant : « Le roi Hérode envoya un de ses gardes avec ordre de lui apporter la tête de Jean, et ce garde étant entré dans la prison, il lui coupa la tête ».

— Mon fils, dit au nouvel évêque le prélat officiant, vous entrez au service de Dieu ; tenez-vous-y toujours dans les voies de la justice et de la crainte ; et préparez-vous à la tentation ; car vous serez martyr.

En effet, quelques années plus tard, sur l'ordre de l'empereur Henri VI, Albert fut assassiné, et maintenant l'Eglise le compte au nombre de ses martyrs.

Plusieurs exemples semblables pourraient être cités de réalisation de prophéties obtenues par ce moyen. Notons, en passant, que l'antique *Jeu des vertus* peut être considéré comme un palliatif à l'usage des *sorts des saints* par ceux qui craignaient d'encourir les foudres des Conciles.

Ce que nous voulons surtout examiner ici, c'est la possibilité d'obtenir par l'emploi du *sort des saints* des réponses à des questions posées, en même temps que l'orthodoxie de cette pratique.

Souvent, nous avons vu des familles protestantes avoir recours à ce moyen chaque soir pour puiser dans les textes saints un conseil, une pensée pour la journée du lendemain.

A l'occasion de la naissance ou du mariage de leurs enfants, beaucoup d'entre eux tirent une sorte d'horoscope de la vie ou du bonheur de leurs fils, par la lecture de l'interprétation d'un verset des Psaumes ou des Proverbes.

Une brave paysanne, fort pieuse, était naguère consultée sur tous les sujets par les habitants d'un petit village beauceron et son interprétation d'une phrase prise au hasard dans un vieux paroissien répondait presque toujours avec une justesse remarquable à la question posée.

Nous avons, pour notre part, cherché plusieurs fois par simple curiosité à obtenir une réponse de cette façon. Ce fut, nous devons l'avouer, presque toujours en vain.

Une fois cependant, démoralisé par une maladie, nous ouvrîmes l'Evangile après avoir fermement demandé une réponse ou un conseil. Nous lûmes cette phrase : « Je ne puis rien par moi-même, mais dites un mot, Seigneur, et je serai guérie ». Ce rappel

à la foi, qui précéda de peu ma guérison, nous impressionna fort.

Et maintenant devons-nous considérer comme blâmable cette pratique ?

A notre avis non, pourvu toutefois qu'on n'en fasse pas un moyen de divination appliqué aux choses communes et vulgaires.

Il ne peut être interdit, aux heures de deuil et d'angoisse, de demander au Ciel, par le moyen des textes saints, une réponse effective, un conseil pour apaiser notre douleur ; mais nous ne pouvons croire qu'il puisse être répondu de façon satisfaisante, si nous interrogeons les livres sacrés sur un sujet frivole et vain, pensant et répétant avec l'auteur des *Confessions* que « Ces oracles ne sont pas écrits pour la vanité des choses de ce monde ».

Pierre Borderieux.

LES VIES SUCCESSIVES

Les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* ont été tenus au courant des curieuses expériences de M. de Rochas sur ce qu'il appelait lui-même « la régression de la mémoire ». Nous avons dit ici ce que nous pensions de ce phénomène qui, pour nous, n'avait ni la portée, ni la signification que M. de Rochas semblait tout d'abord lui attribuer. M. de Rochas, on s'en souvient, semblait vouloir y voir une preuve de la réincarnation. De nouvelles études ont permis au savant expérimentateur de remettre les choses au point : il précise, dans l'article qui suit, ses conclusions sur la question :

Cet article n'est point, comme pourrait le faire supposer son titre, un plaidoyer en faveur de l'hypothèse des vies successives qui a pour elle tant de preuves morales. C'est l'exposé d'une série d'expériences qui jettent un jour nouveau sur ce qu'on appelle aujourd'hui le subconscient et montrent avec quelle circonspection il faut accueillir les révélations faites par les sujets, même quand on est parfaitement sûr de leur bonne foi et que ces révélations sont accompagnées de caractères somatiques paraissant prouver, d'une manière absolue, leur réalité.

I

Depuis longtemps on savait que, dans certaines circonstances, notamment quand on est près de la mort, des souvenirs depuis longtemps oubliés se succèdent, avec une rapidité extrême, dans l'esprit de quelques personnes, comme si on déroulait devant leurs yeux les tableaux de leur vie entière.

J'ai déterminé expérimentalement un phénomène analogue sur des sujets magnétisés, avec cette différence qu'au lieu de rappeler de simples souvenirs, je fais prendre à ces sujets les états d'âme correspondant aux âges auxquels je les ramène, avec oubli de tout ce qui est postérieur à cet âge. Ces transformations s'opèrent à l'aide de passes longitudinales qui ont pour effet ordinaire l'approfondissement du sommeil magnétique. Les changements de personnalité, si on peut appeler ainsi les étapes diverses d'un même individu, se succèdent invariablement selon l'ordre des temps, en allant vers le passé quand on se sert de passes longitudinales, pour revenir dans le même ordre vers le présent quand on a recours à des passes transversales ou réveillantes. Tant que le sujet n'est pas revenu à son état normal, il présente l'insensibilité cutanée. On peut précipiter les transformations en s'aidant de la suggestion, mais il faut toujours parcourir les mêmes phases et ne pas aller trop vite, sans quoi on provoque les plaintes du sujet qui dit qu'on le torture et qu'il ne veut plus vous suivre.

II

Jusqu'ici il n'y a rien de bien extraordinaire ; on conçoit qu'on puisse, par des passes magnétiques, accumuler successivement le fluide vital sur les couches successives du cerveau où se sont successivement emmagasinés les souvenirs du passé et revivifier ainsi ces souvenirs par un processus analogue à celui qui nous fait voir quand on regarde et entendre quand on écoute.

Mais voici d'autres phénomènes pour lesquels cette explication ne suffit plus.

Lors de mes premiers essais, je m'arrêtais au moment où le sujet ramené à sa première enfance ne savait plus me répondre ; je pensais qu'on ne pouvait aller au-delà.

Un jour, cependant, j'essayai d'approfondir encore le sommeil en continuant les passes, et grand fut mon étonnement quand, en interrogeant le dormeur, je me trouvai en présence d'une autre personnalité se disant être l'âme d'un mort ayant porté tel nom et vécu dans tel pays. Dès lors une nouvelle voie paraissait indiquée : continuant les passes dans le même sens, je fis revivre le mort et parcourir à ce ressuscité toute sa vie précédente en remontant le cours du temps. Ici encore ce n'étaient pas de simples souvenirs que je réveillais, mais des états d'âme successifs que je faisais réapparaître avec tous les symptômes physiques de jeunesse, de vieillesse, de maladie, ou de mort par lesquels le sujet croyait passer ; et il m'était impossible par suggestion verbale, même énergiquement exprimée, de changer quoi que ce fût à cette succession de phénomènes. A mesure que mes expériences se répétaient, ce voyage dans le passé s'effectuait de plus en plus rapidement, tout en passant exactement par les mêmes phases, de sorte que je pus ainsi remonter à plusieurs existences antérieures sans trop de fatigue pour le patient et pour moi. Tous les

sujets, quelles que fussent leurs opinions à l'état de veille, donnaient le spectacle d'une série d'individualités, de moins en moins avancées moralement à mesure qu'on remontait le cours des âges ; dans chaque existence, on expiait, par une sorte de peine du talion, les fautes de l'existence précédente ; et le temps qui séparait deux incarnations s'écoulait dans un milieu plus ou moins lumineux suivant l'état d'avancement de l'individu.

Des passes réveillantes ramenaient progressivement le sujet à son état normal en parcourant les mêmes étapes exactement dans l'ordre inverse.

III

Si maintenant, au lieu de cesser l'expérience quand le sujet est ainsi revenu à son état normal, on continue les passes transversales qui l'ont réveillé, on détermine bientôt un nouveau sommeil également caractérisé par l'insensibilité cutanée et on le fait progresser vers l'avenir dans les mêmes conditions qu'on l'avait ramené vers le passé. On le fait vieillir, mourir, puis renaître dans une autre vie, montrant, avec une netteté parfaite, sans jamais hésiter ni varier, chaque fois qu'on l'interroge, les phases diverses de son existence future.

Des passes longitudinales le ramènent progressivement, et dans les mêmes conditions, à son état normal.

IV

Quand j'eus constaté par moi-même, et par d'autres expérimentateurs opérant dans d'autres villes avec d'autres sujets, qu'il n'y avait pas là de simples rêves pouvant provenir de causes fortuites, mais une série de phénomènes se présentant d'une façon régulière avec tous les caractères apparents d'une vision dans le passé ou dans l'avenir, je mis tous mes soins à rechercher si cette vision correspondait à la réalité.

Je ne tardais pas à reconnaître d'une façon certaine que ce qui se rapportait aux soi-disant vies précédentes sur lesquelles il m'avait été possible de faire des recherches, était faux ; au bout de quelques mois, je pus m'assurer également que les prédictions ne se réalisaient pas. Les récits des sujets étaient, de plus, pleins d'anachronismes qui révélaient l'introduction de souvenirs normaux dans des suggestions d'origine inconnue. Enfin le rôle prépondérant de l'imagination me fut démontré par une jeune femme intelligente et instruite qui, non seulement croyait avoir vécu dans le corps de personnages plus ou moins connus, à qui la tradition attribue des qualités ou des défauts analogues à ses tendances actuelles, mais qui encore voyait les vies précédentes et les vies futures des personnes avec lesquelles elle s'est trouvée en relations dans le passé ou dans le présent.

V

L'explication basée sur la simple hypothèse des vies successives est donc manifestement inapplicable ; mais il n'en reste pas moins un fait parfaitement certain, c'est celui de visions se produisant avec les mêmes caractères chez un assez grand nombre de gens inconnus les uns aux autres. Quelle en est la cause?

Le problème est d'autant plus intéressant à résoudre qu'il présente une parenté évidente avec celui des extatiques et des prophètes qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de l'humanité.

Nous avons arraché les consciences de la croyance ; nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus, disait, il y a quelques jours, Viviani dans un discours affiché sur le mur de toutes les communes françaises. C'est là une bien audacieuse affirmation. Chaque progrès que fait la science nous ouvre, au contraire, des horizons nouveaux sur un monde différent de celui que perçoivent les sens ordinaires, le seul que veulent connaître les matérialistes. Si nous n'avons encore qu'une idée confuse des lois qui régissent ces régions inexplorées, cela ne les empêche pas plus d'exister que l'incohérence apparente du mouvement des planètes ne les empêchait d'obéir aux lois de Kepler avant qu'elle fussent formulées. Il s'est écoulé des siècles avant que l'homme se doutât des forces prodigieuses qu'il avait sous la main dans la vapeur et l'électricité. Comment nous étonnerions-nous de ne point savoir encore nous servir des forces psychiques, d'un maniement infiniment plus délicat puisqu'elles sont vivantes ?

ALBERT DE ROCHAS.

A PROPOS DE LA LETTRE DE NOSTRADAMUS
A HENRI II

Marseille, le 28 février 1907.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Au moment où les événements semblent vouloir s'adapter aux prophéties, il est intéressant de chercher à soulever de plus en plus le voile qui nous cache l'avenir ; c'est dans ce but que je parcourais récemment les numéros de votre publication, où j'ai relu les commentaires sur les prophéties de Nostradamus par vos érudits collaborateurs MM. Elisée du Vignois, Saneville et Timothée.

A ce propos, j'ai relevé dans un article de ce dernier, du 1er janvier 1906, sur la « Concordance de trois prophéties », une explication d'un passage de la lettre à Henri II, qui ne me paraît pas la bonne, et malgré que je ne sois qu'un profane, je me permets de vous soumettre la mienne, vous en ferez ce que bon vous semblera.

Voici ce que dit Timothée :

« Ce que Nostradamus a clairement indiqué, c'est la fin « de la domination de Paris révolutionnaire sur la France : « car il a parlé d'un rameau de la « tige » stérile de long- « temps qui délivrera le peuple univers de cette servitude « bénigne et volontaire, soy remettant à la protection de « Mars pour (par crainte de) la cité libre, constituée et « assise dans une autre exiguë Mésopotamie (Paris-Baby- « lone se constituant en cité libre entre la Seine et la « Marne) ».

Tout d'abord, il ne me paraît pas que la servitude bénigne et volontaire doive s'appliquer seulement à la domination de Paris, mais bien à celle du ou des régimes judéo-maçonniques, il s'agit de la délivrance du peuple univers.

En second lieu, Nostradamus dit : « *Spoliant Jupiter* « (Paris) de tous les honneurs et dignitez, pour la cité « libre, etc. »

Timothée traduit le mot pour par « crainte de » ; je le traduis plutôt par en « faveur de », cela me paraît plus logique. En effet le monarque (Rameau de la tige) spolie Paris de ses honneurs et dignitez ; c'est assurément de son titre de capitale dont Nostradamus veut parler, mais alors c'est pour le transporter ailleurs, sur une autre ville.

Mais quelle est cette ville ? Cité libre, constituée et assise dans une autre exiguë Mésopotamie. Est-ce Lyon ? Avignon ?

Mésopotamie étant à mon avis pris ici au sens étymologique (entre fleuves) et non par analogie entre Paris et Babylone, peut s'appliquer indifféremment aux trois villes Paris, Lyon, Avignon. Cependant le mot *autre* placé devant semblerait affirmer ma thèse et indiquer que Nostradamus a voulu détourner les regards de Paris pour les reporter sur une autre contrée formant aussi Mésopotamie.

Comme ville libre, Avignon était, au moyen âge, sous la souveraineté nominale des comtes de Provence ou autres, mais en fait les Avignonnais formaient, sous leurs magistrats municipaux, une sorte de république. Au XIIIe siècle, ils élisaient un podestat. Ils avaient des privilèges appelés *conventions*, confirmés plusieurs fois, même par les papes. N'est-ce pas là la ville libre constituée, etc. ? L'histoire de Lyon ne présente pas ces particularités.

Je suis donc d'avis que Nostradamus dans sa lettre à Henri II a voulu parler d'Avignon, et ce qui vient encore corroborer mon dire, ce sont les nombreux quatrains des Centuries, où il est parlé d'Avignon en langage clair, circonstance assez rare chez notre bon prophète, et appréciable pour les profanes comme moi.

Je cite ci-après six quatrains qui paraissent se rapporter à mon sujet :

C. I. — 32.

Le grand Empire sera tost translaté
En petit lieu qui bientôt viendra croistre
Lieu bien infime d'exiguë comté
Ou au milieu viendra poser son sceptre.

Petit lieu s'applique bien à Avignon, et ne peut s'appliquer à Lyon, *exiguë comté* (exiguë Mésopotamie); le rapprochement est bien dans la manière de Nostradamus ; le comté ne peut être plus exiguë : le comté d'Avignon (ne pas confondre le comtat Venaissin) ne comprenait que la la ville d'Avignon et un ou deux villages.

C. III. — 93.

Dans Avignon tout le chef de l'Empire
Fera arrest pour Paris désolé
Tricart tiendra l'annibalique ire
Lyon par change sera mal consolé.

C'est formel : Paris désolé. Est-ce par suite de la spoliation de ses honneurs et dignitez, ou par suite de sa destruction ? Lyon mal consolé confirme ma thèse.

C. III. — 94.

De cinq cents ans plus compte ne tiendra
Celuy qu'estait l'ornement de son temps,
Puis à un coup, grande clarté donra
Qui par ce siècle les rendra très contens.

Avignon a jeté un grand éclat au XIVe siècle. Sept papes y ont siégé ; elle était l'émule de Rome à partir du XVe jusqu'au XXe siècle, cinq cents ans (plus compte ne tiendra). Je ne crois pas qu'il faille s'arrêter à l'emploi du masculin en parlant d'une ville. Le sujet serait alors le comté.

C. VIII. — 52.

Le roy de Blois dans Avignon règner,
D'Amboise et Semer viendront le long de Lyndre
Ongle à Poitiers, Sainctes, ailes ruyner
Devant Bonnieux viendra la guerre esteindre.

La traduction est à chercher, et je me récuse, mais il ne saurait y avoir de doute sur les trois mots : « Dans Avignon règner ».

C. VIII. — 38.

Le roy de Blois dans Avignon règner
Une autre fois le peuple en monopole
Dedans le Rosne par murs fera baigner.
Jusques à cinq le dernier pende Nolle.

J'insiste sur la répétition du premier vers du quatrain précédent, et des trois mots : « Dans Avignon règner ».

C. IX. — 41.

Le grand chiren soy saisis d'Avignon
De Rome lettres en miel plein d'amertume
Lettre ambassade partie de Chanignon
Carpentras prins par Duc noir rouge plume.

Encore une preuve éclatante : car ce grand chiren m'a tout l'air d'être le même que le « Rameau de la tige » que nous avons vu au début de ces lignes spoliant Paris de ses honneurs et dignitéz pour la cité libre, etc.

Voilà la question d'Avignon mise sur le tapis ; il serait intéressant de la voir discutée et développée par vos éminents collaborateurs.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

J. ROBMONT.

La Boîte aux Faits

MANIFESTATION TÉLÉPATHIQUE D'UN MOURANT PRODUITE A PLUSIEURS CENTAINES DE LIEUES DE DISTANCE

C'était dans la nuit du 23 au 24 novembre 1899. J'étais à cette époque incorporé au 15e régiment de dragons qui tient garnison à Libourne, près de Bordeaux. Le service de semaine m'avait commandé pour être de garde d'écurie durant la nuit. Je montais donc ma faction comme l'indiquait le tableau de service et, vers minuit, j'allais trouver mon suivant de garde et lui passer ce que l'on appelle la

consigne de l'escadron, puis je retournais me reposer dans l'endroit assigné aux gardes de nuit.

J'étais à peine plongé dans le premier sommeil, qu'un de mes camarades de l'escadron voisin, garde d'écurie comme moi cette nuit-là, vient me réveiller. Il était pâle, tout tremblant et donnait des signes manifestes d'une peur qui visiblement affectait tout son être, lui d'ordinaire très calme et d'un sang-froid à toute épreuve, comme en témoignent plusieurs rapports faits sur son compte au colonel du régiment quelques mois auparavant.

Je lui demandais les causes de son trouble et sa réponse, la voici : Mon ami, je viens d'entendre mon frère qui m'appelait et me disait distinctement : « Je viens de mourir, il y a quelques minutes, demain tu recevras la confirmation de mes paroles ».

A cette époque, porté plutôt vers les idées matérialistes, je n'ajoutais pas foi sur le moment aux paroles de mon ami, mettant tout cela sur le compte d'un cauchemar ayant déterminé chez lui un ébranlement du système nerveux ou encore mieux une hallucination auditive. Par quelques paroles, je cherchais à le raisonner, et sur mes instances, il alla se recoucher.

Inutile de dire que, jusqu'au matin, il ne goûta aucun repos. Moi-même de mon côté j'avais été frappé des paroles que je venais d'entendre, surtout connaissant mon ami pour avoir un caractère froid et pondéré plutôt enclin comme moi au scepticisme ; il me tardait d'arriver au lendemain matin pour pouvoir contrôler les événements de la nuit.

Le réveil sonne, la matinée se passe comme à l'ordinaire sans incidents, lorsque vers midi, après le repas de dix heures, un télégraphiste vient à la porte du quartier apportant une dépêche à l'adresse de mon ami. Cette dépêche était datée de Médéah en Algérie; elle émanait du service de la place qui annonçait à mon camarade la mort de son frère, cavalier au 1er régiment de spahis, en garnison dans cette ville.

Il était mort la veille au soir vers les onze heures, tué d'un coup de pied de cheval.

Ce fait est d'autant plus curieux à noter que des rivalités et des intérêts de famille avaient un peu tendu les rapports entre les deux frères et que ces derniers n'avaient pas échangé de correspondance depuis près d'un an.

EDMOND DUBOIS.

LES DEUX CARDAN

FAZIO ET JÉROME CARDAN

La famille patricienne des Cardano, originaire du château de Cardano, non loin de Milan, a fourni à cette dernière cité une série de fonctionnaires, de juristes et de médecins distingués. Fazio était jurisconsulte, mathématicien et médecin ; il n'a guère écrit et nous est surtout connu par les écrits de son fils Jérôme. Il était doué de facultés transcendantales, dont ce dernier nous rend compte, et il faut déplorer que ce savant, qui mourut en 1526, âgé de 83 ans, n'ait pas consigné lui-même les nombreux faits qu'il a observés ou vécus dans le domaine de l'occultisme : il était voyant, médium à effets physiques et probablement à matérialisations, et, à en juger d'après les récits qu'en a faits Jérôme, les phénomènes du XVIe siècle ne diffèrent guère de ceux observés de nos jours.

Quant au caractère, Jérôme le dépeint comme un homme bon, très juste, mais timide, rustique, mal pondéré et indécis, irascible, très rigide, très dur envers les siens ; il contraignait son fils à l'accompagner dans les interminables courses d'affaires qu'il faisait et se servait de lui comme d'un porteur ou d'un domestique dès sa plus tendre enfance ; il le battait même cruellement. Il avait un neveu, Ottone Cantoni, très riche, et qui en mourant voulait instituer Jérôme son légataire universel ; mais Fazio s'y opposa, disant que c'était du bien mal acquis. Tout cela n'empêcha pas Jérôme de beaucoup aimer et estimer son père.

Fazio était atteint de bégaiement, défaut dont hérita son fils. Il était quelque peu excentrique et aimait à sortir entièrement vêtu de pourpre ; il est probable que les aliénistes, de l'école de Lombroso, lui trouveraient un grand nombre de tares et de signes de dégénérescence, parmi lesquels figureraient le bégaiement, les voyances, qualifiées d'hallucinations, la faculté d'y voir la nuit, ainsi que divers caractères physiques décrits par Jérôme.

Enfin, Fazio était très mélancolique et atrabilaire et ne cessait de répéter qu'il désirait la mort et que rien ne lui était aussi agréable que d'être plongé dans un profond sommeil, image de la mort, avant-goût du néant.

⁂

Passons aux faits occultes de sa vie, racontés par Jérôme et dont nous prenons le récit, avec d'autres détails, dans Kiesewetter *Geschichte det neueren Occultismus*, I, p. 116 et suiv.), Waters (*Jerôme Cardan. A biographical Study*, London, 1898) et E. Rivari (*La mente di Girolamo Cardano*, Bologna, 1906.)

Dans son célèbre ouvrage : *De varietate rerum*, qui peut être qualifié le *Cosmos* du XVIe siècle, Jérôme Cardan rapporte le premier fait médiumique de son père en grand détail. Fazio avait vécu dans sa jeunesse à Pavie, dans la maison du patricien Giovanni Resta ; tout en y étudiant successivement la médecine et le droit, il donnait des leçons de latin aux deux fils de Resta. L'un de ceux-ci étant tombé malade, Fazio, en raison de ses connaissances médicales, fut appelé auprès de son élève et il déclara qu'il ne le quitterait pas qu'il n'eût triomphé de la maladie, qui était grave. Les deux frères habitaient une petite maison, contiguë à une tour, le malade était couché dans une chambre

du bas ; le deuxième frère, Isidore Resta, passait la nuit avec Fazio dans une pièce au-dessus. Voici comment le père de Jérôme raconta à son fils l'événement qui se produisit là : « La première nuit, alors que nous étions couchés au lit, j'entendis contre le mur intérieur de la chambre des frappements continus ; le son ressemblait à celui que ferait un compas tombant sur le parquet et y restant figé. Je demandai : « Qu'est-ce là ? » Le jeune Resta répondit alors : « Sois sans crainte, c'est notre démon familier, de la classe des *Folleti* ; il est tout à fait inoffensif et devient rarement gênant comme aujourd'hui par exemple ; je ne sais ce qu'il a en vue. » Peu après le jeune homme se rendormit, pendant que très étonné de ce fait je cherchais de toutes mes forces à me tenir éveillé. Après être resté silencieux pendant une demi-heure, je sentis un pouce froid comme de la glace s'appuyer sur mon vertex, sans se mouvoir. Dans l'attente de ce qui allait advenir, je sentis se poser successivement l'index, le médius et les autres doigts, de sorte que l'auriculaire touchait presque le front. La main avait à peu près les dimensions de celles d'un garçon de dix ans et était d'une consistance cotonneuse, mais si froide que j'en éprouvais une véritable gêne. J'étais heureux, cependant, d'avoir l'occasion d'observer une chose si merveilleuse, et j'écoutai.

Peu à peu cette main, qui était une main gauche, comme on pouvait le déduire de sa position, se déplaça, l'auriculaire ouvrant la marche, vers le visage, glissa sur le dos du nez et s'insinua dans la bouche. Déjà les phalangettes des deux premiers doigts y avaient pénétré ; craignant l'entrée dans mon corps de quelque maléfice, j'écartai cette main de ma droite. Tout resta silencieux et je continuai à veiller, parce que je n'avais pas confiance en cet esprit. Mais je n'étais guère resté couché sur le dos pendant une demi-heure que tout doucement le même fait se produisit, si doucement que je me rendis compte du mouvement de la main seulement par la sensation de froid. Quand la main vint au contact de la bouche, je l'éloignai de nouveau de toutes mes forces, parce que je craignais sérieusement qu'elle ne voulût pénétrer dans mon corps. Ce qui est extrêmement remarquable, c'est que mes dents sentirent le froid, bien que mes lèvres fussent closes ; je compris par là que j'avais affaire à un corps aérien. Je me levai donc, parce que je pensai que c'était l'âme du malade qui, immédiatement après son dégagement, était venue se manifester à moi, à cause de nos relations amicales.

Quand je m'avançai vers la porte, des coups contre le mur m'y précédèrent tout du long ; quand je me trouvai à la porte, les coups se firent entendre au dehors et, quand je l'ouvris, ils résonnaient dans la tour. Comme il faisait un beau clair de lune, j'allai plus loin, pour me rendre compte de la chose ; à ce moment les coups résonnaient à l'étage au-dessus, de la tour, et comme je les y suivis, ils se firent entendre au troisième étage, où ils continuèrent à me narguer quelque temps. Je me rendis enfin auprès du malade que je trouvai vivant, mais très abattu ; il mourut la nuit suivante. Pendant que je parlais avec les personnes présentes, nous entendîmes un fracas, comme si la maison s'écroulait, au point que mon compagnon de lit resta couché à moitié mort de frayeur. Il donna comme cause de sa frayeur, qu'il avait senti une main glacé sur son dos et avait pensé que c'était Fazio qui voulait le réveiller pour le conduire auprès de son frère ; mais, ayant trouvé la place de celui-ci dans le lit, chaude et vide, les Folletti lui étaient revenus à l'esprit, ce qui fut la cause de son épouvante » (d'après Kiesewetter).

Kiesewetter fait remarquer que c'est là le seul exemple indéniable de mains matérialisées que nous offre toute la littérature ancienne, avec exception peut-être de celle qui se manifesta au fameux festin de Belsazar (Balthazar) ; la main fantôme, nommée « Eckercken », mentionnée par Jean Wier (*De prestig. dæmon.*, Lib. VI, cap. 13), comme taquinant les voyageurs, vers 1520, sur la route d'Emmerich, n'était sans doute pas, d'après Kiesewetter, un phénomène de matérialisation, mais un phénomène de télékinésie.

En revanche « nous avons ici, trois cents ans avant l'esprit frappeur de Dibbesdorf, la relation de coups médiumiques incontestables. Un point seulement reste douteux : S'agissait-it de télépathie d'un mourant ou de l'action d'un agent supranaturel, et quel était le médium ? Il est très probable que Fazio lui-même était le médium. Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que les facultés médiumiques de Fazio se développèrent à un si haut degré qu'il en résulta une intercommunication avec les esprits, telle que les spirites modernes ne la connaissent pas plus active ; les « révélations » sont également du même ordre... »

Jérôme Cardan, dans son livre *De subtilitate*, lib. XIX, nous donne unexemple singulier de ces rapports de Fazio avec le monde des esprits : « Le 10 août 1490, vers 2 heures de l'après-midi, apparurent à mon père, au moment où il finissait de prier, sept hommes vêtus de soie dans le style grec, chaussés de demi-bottes pourpres, avec des chemises de couleur carmin brillante, d'aspect grand et extraordinaire. Cependant il n'étaient pas tous vêtus de la

sorte ; deux seulement l'étaient, les plus distingués selon toute apparence.

Celui des deux qui était le plus grand et vêtu de rouge était suivi de deux compagnons; l'autre, plus petit et plus pâle, avait trois compagnons, de sorte qu'ils étaient sept en tout. Ils étaient tête nue et semblaient âgés d'une quarantaine d'années, bien que, selon leur assertion, ils eussent plus de deux cents ans. Interrogés sur leur nature, ils dirent qu'ils étaient des esprits aériens, naissant de l'air et s'y évanouissant de nouveau ; ils pouvaient vivre jusqu à trois cents ans. Questionnés sur l'immortalité de l'âme, ils exprimèrent l'opinion qu'il n'y avait pas de survie. Ils disaient être bien plus voisins du divin que la race humaine et cependant séparés de lui par un abîme infini. Ils étaient dans leurs rapports avec les hommes, au point de vue de l'heur et du malheur, comme les hommes avec les animaux. Plus avisés que les hommes, rien ne leur était caché, ni livres, ni trésors, et leurs ordres les plus inférieurs jouaient le rôle de génies auprès des grands hommes, qu'ils instruisaient, exactement comme les hommes d'état inférieur dressent les chiens et les chevaux. Mais, étant de constitution éthérée, ils ne pouvaient être utiles à l'homme qu'en l'instruisant et lui être nuisibles par des apparitions et des terreurs infligées. Le plus petit des deux disait avoir trois cents élèves, le plus grand deux cents élèves, à une académie officielle. Comme mon père leur demanda pourquoi ils ne dévoilaient pas aux hommes les trésors cachés connus par eux, ils répondirent que cela leur était interdit sous une grave pénalité.

Ils restèrent avec mon père pendant trois heures, discutant avec lui, sur sa demande, de l'origine du monde. Le plus grand esprit niait que le monde eût été crée par Dieu de toute éternité, tandis que le plus petit affirmait que Dieu créait le monde à tout instant, d'une manière continue, sans quoi il tomberait en ruines. Il appuyait son dire de divers arguments pris dans les disputes d'Averrhoès, bien que ces dernières fussent perdues ; il nomma encore divers livres, les uns connus, les autres inconnus, dont Averrohès était l'auteur. En somme cet esprit était entièrement un partisan d'Averrohès. »

Voici comment Kiesewetter apprécie ce récit : « Si baroque qu'il paraisse au premier abord, ce récit, vieux de quatre cents ans, est de grande importance, parce qu'il prouve qu'à l'issue du moyen âge comme dans les temps modernes, « les esprits » ne « révèlent » que *ce qui sommeille dans la conscience de l'époque et de l'individu*. Plusieurs passages en témoignent. Des néoplatoniciens de l'époque la plus récente avaient imaginé la théorie des esprits élémentaires, que plus tard le polyhistorien Michel Psellus, mort en 1106, avait perfectionnée. Ce dernier considérait les esprits élémentaires comme des êtres accessibles à nos sens, doués d'un corps finement matériel, capable même d'être incinéré. Le corps des esprits élémentaires étant composé d'une matière très fine, ils peuvent, suivant Psellus, vivre très longtemps, mais meurent et se dissipent finalement, parce qu'ils n'ont pas d'âmes. Les esprits élémentaires les plus voisins de l'homme étaient les esprits aériens. » C'était là la théorie régnante vers la fin du moyen âge.

(A suivre). Dr Lux

(Extrait de la Lumière.)

ÇA ET LA

Les talismans de Mme Kaville

Voici une lettre qui fait pendant à celle que nous avons reproduite dans notre dernier numéro et qui était adressée à Mme Kaville par un de nos lecteurs d'Onival-sur-Mer, dans la Somme et non dans l'Eure, comme on l'a imprimé par erreur :

« Je viens, moi aussi, écrit M. E. Ch., d'Aubusson, à Mme Kaville, vous exprimer mes remerciements. Je trouve qu'on doit reconnaître les bienfaits, si incroyables qu'ils soient, d'une chose qui peut rendre service. Grâce à votre talisman de Mercure, mes affaires qui allaient très mal ont repris comme par enchantement. Quant à ma fille, depuis qu'elle a votre talisman de santé, elle se porte sensiblement mieux... »

Nous enregistrons ce témoignage, en tenant bien entendu, les noms à la disposition des incrédules. Suggestion ou efficacité réelle, l'important est de constater que, si le talisman n'est pas la cause des effets signalés, il en est sûrement l'occasion.

Mais, l'avouerons-nous à Mme Kaville ? ce terme de « talisman » nous heurte un peu. Il suppose on ne sait quelles opérations mystérieuses de magie, alors que les résultats obtenus ne sont, selon toute vraisemblance, que la conséquence de phénomènes très normaux qu'il s'agit seulement d'expliquer.

Apostolat d'outre-tombe

C'était à la fin du règne de Napoléon III. Une religieuse, d'une taille au-dessous de la moyenne et fort avancée en âge, se présenta un jour chez un prêtre de Paris et le pria de se rendre sans retard dans une maison dont elle lui donna l'adresse, et où son ministère était nécessaire.

Le prêtre part immédiatement, et, en arrivant à la maison, il demanda au concierge à quel étage se trouve le malade. « Il n'y a pas de malade ici », répond le concierge. Le prêtre insiste. « Mais je vous dis, reprend le concierge, qu'il n'y a pas de malade. Je crois connaître tous les locataires. — C'est pourtant bien ici tel numéro de telle rue.

— Oui, mais tout le monde y est en bonne santé. — Pourtant une religieuse est venue me chercher en m'indiquant le numéro de cette rue. — Il y a erreur ; ce n'est pas ici que vous avez affaire. »

Le prêtre s'imagine alors qu'il s'agit de quelque malheureux logé dans une mansarde et auquel le concierge ne pense pas. Il monte l'escalier jusqu'au dernier étage, ouvre au hasard une porte et aperçoit une femme qui étouffe un nouveau-né dans une table de nuit. Aussi, il baptise l'enfant, puis convertit la mère. Cette femme était une ancienne élève de la religieuse venue en hâte chercher le ministre de Dieu. La religieuse en question, Julie Postel, était morte depuis l'année 1846. Quant au prêtre, il ne connaissait ni Julie Postel, ni son portrait, ni sa communauté. Quelque temps après, il eut occasion de faire une visite dans un établissement dirigé par les filles de la servante de Dieu. A son entrée au parloir, il porte les yeux sur les murs : « Ah ! s'écrie-t-il tout à coup en considérant un portrait, voilà la religieuse qui est venue me chercher dans une circonstance mémorable de ma vie!... »

Le portrait qui avait frappé le regard du prêtre était en effet celui de sœur Julie Postel.

La clairvoyance de Mme Bely

Ces derniers temps, des amies ou des lectrices de l'*Echo* m'avaient raconté sur la clairvoyance de Mme Louis Bely, des choses merveilleuses.

On m'assurait que grâce à un « tuyau » donné par Mielka (l'*entité* qui se manifeste par l'intermédiaire de la jeune femme), un homme ruiné avait refait sa fortune aux courses; qu'une autre fois, Mme Bely avait entendu distinctement une voix, à son réveil, lui donner ces deux chiffres : le 6 et le 12. Elle crut à une date fatidique, à l'annonce d'un danger, et ce ne fut que le lendemain, ayant assisté aux courses d'Auteuil, qu'elle comprit l'avis donné mystérieusement par son guide. Le 6 et le 12 rapportèrent des sommes fabuleuses. On me parla encore d'objets retrouvés, et même d'un voleur arrêté sur les indications de la voyante.

J'ai voulu faire une petite enquête sur ce dernier fait, et ayant obtenu l'adresse de la consultante, Mme X. qui dirige boulevard Haussmann une très importante maison de couture, je me suis rendue chez elle. Après quoi, ayant décliné mon titre de rédactrice à l'*Echo du Merveilleux*, je lui ai pris la petite interview suivante :

— Vous connaissez Louise Bely ?

— Oui, madame. Elle m'a même rendu un très grand service.

— L'histoire du voleur arrêté grâce à elle est donc vraie?

— Absolument. Voici les faits tels qu'ils se passèrent : Un matin, je remis au caissier la somme de 10.000 francs nécessaires pour solder les appointements de mon personnel. L'argent fut déposé dans la caisse; le soir, il avait disparu. Deux personnes seules pouvaient être accusées du vol : le caissier et un autre employé qui travaillait dans le même bureau. Tous les deux, à mes yeux, étaient insoupçonnables. Ils étaient chez moi depuis douze ans, et jamais je n'avais eu rien à leur reprocher.

J'obtins d'une amie l'adresse de Mme Louise Bely. A peine la voyante fut-elle endormie que son guide se manifesta :

— C'est ton caissier qui a commis le vol, me déclara-t-il, mais comme tu ne possèdes aucune preuve te permettant de l'accuser, il te faut savoir attendre. Préviens la police, dis-lui que tu soupçonnes cet homme, et qu'on le surveille. Dans quelques mois, il se laissera entraîner à faire des dépenses exagérées qui révéleront le vol dont il s'est rendu coupable.

Les choses se sont passées telles que Mme Bely, ou plutôt Mielka, me l'avait prédit. Depuis un mois mon caissier est sous les verrous.

Tel est le fait de clairvoyance qui m'a été certifié par Mme H... elle-même. Il méritait d'être rapporté dans l'*Echo*.

Mme LOUIS MAURECY.

L'avenir et le marc de café.

A propos de nos derniers articles sur la cartomancie, nous avons reçu une nouvelle lettre de nos lecteurs. Nous la publions comme les autres, en toute impartialité.

« ... Vous avez donné plusieurs exemples de prédictions véridiques obtenues par la cartomancie. Je tiens à vous citer un fait curieux, obtenu par le marc de café.

« Il y a dix ans, le 27 février 1897 — j'ai noté la date et la prédiction — je rencontrai à une soirée Mme Lyon, dont vous avez, je crois, parlé déjà dans votre journal. Naturellement, la conversation s'engagea sur les arts divinatoires, et je crus de bon ton d'afficher un scepticisme que l'étude des sciences occultes a, depuis, fortement ébranlé.

« Piquée au jeu, Mme Lyon, dont les convictions paraissaient sincères, m'invita :

— Demain, monsieur, voulez-vous venir dans mon cabinet? Vous mettrez à l'essai les arts divinatoires. Je professe la chiromancie, la cartomancie et le marc de café ! Vous n'aurez que l'embarras du choix.

« J'acceptai, et le lendemain j'étais fidèle au rendez-vous.

« — Quelle épreuve voulez-vous subir? demanda la pythonisse en souriant.

« — La plus ridicule, répondis-je moqueur. Celle du marc de café.

« . . L'opération commença. Mme Lyon balança treize fois l'assiette contenant le marc, puis me fit souffler dessus sept fois, et soudain des figures bizares apparurent.

« Alors, très grave, Mme Lyon prophétisa :

« — L'événement principal de votre vie sera un voyage que vous ferez dans un pays très éloigné. J'ai tout lieu de croire que ce sera la Chine.

« — Pourquoi ?

« — Parce que, me dit-elle, en tournant vers moi l'assiette, voyez-vous cet amas de grains ? Ne silhouette-t-il pas absolument un habitant du Céleste-Empire ? Et ces oiseaux ? Et ces animaux ?

« C'était vrai ; l'assiette présentait les étranges dessins d'un paravent chinois.

— Vous vous marierez là-bas, ajouta la devineresse, et ce n'est qu'après avoir acquis une fortune considérable que vous reviendrez en France.

« Mme Lyon ajouta plusieurs détails sur le passé et le présent, ceux-ci trop vagues pour frapper mon scepticisme, et je ne gardai que le souvenir de la prophétie ayant rapport à mon voyage ; prophétie d'autant plus étrange que ni ma situation actuelle, ni mes goûts ne pouvaient faire prévoir sa réalisation.

« Eh bien, aujourd'hui, au grand honneur des sciences occultes et de la devineresse, j'avoue que je reviens de

Chine, où je me suis créé une famille, et où j'ai gagné une fortune.

« L'une de mes premières visites a été pour ma prophétesse, à laquelle je venais offrir tous mes compliments, et apporter l'assurance de ma conversion.

« Veuillez agréer, Monsieur, etc. « André Darvin ».

La balance des sorcières à Oudewater

Au xviie siècle, existait à Oudewater, en Hollande, une coutume aussi barbare que singulière. Elle consistait à peser, dans la grande balance de la ville, les gens accusés de sorcellerie, pour vérifier s'ils avaient le poids requis d'un bon et honnête chrétien. La plupart y venaient d'eux-mêmes.

On les faisait déshabiller; une sage-femme patentée servait de témoin avec deux hommes chargés du pèsement. Les échevins et le greffier partageaient, avec ces trois singuliers fonctionnaires, les six florins, dix sous, payés par les individus qui réclamaient l'épreuve, et auxquels, en retour, on délivrait un certificat attestant que leur pèsanteur était proportionnée à leur taille, et qu'ils ne portaient rien de diabolique sur le corps.

Ce certificat n'était pas trop cher, puisqu'il les préservait du supplice du feu.

La plupart de ces prétendus sorciers et sorcières venaient de la Westphalie.

On assure que cette superstition existe encore aujourd'hui. L. M.

Ce que pèse le principe de notre vie

Cinq docteurs du Massachusetts se sont attachés depuis six ans à découvrir la preuve scientifique de l'existence de l'âme. Ils ont trouvé, qu'invariablement le corps perdait un certain poids au moment de la mort, sans qu'on pût matériellement expliquer comment, ni pourquoi.

Les cinq docteurs opéraient de la façon suivante : Ils plaçaient le mourant et son lit sur le plateau d'une bascule construite avec une exactitude telle qu'elle enregistrait des dixièmes d'once (trois grammes). Chaque fois, aussitôt que le cœur cessait de battre, le second plateau, sur lequel étaient les poids, baissait brusquement. Le résultat invariable des expériences faites a démontré que le poids de cette substance mystérieuse qui, en quelque sorte, quittait le corps avec la vie, était d'environ quinze grammes.

A TRAVERS LES REVUES

LES FAKIRS

Une revue indienne spéciale, la *Hindu Spiritual Magazine*, réunit, en ce moment, les faits les plus extraordinaires accomplis par les fakirs, de tous les temps, dans l'Inde.

Le suivant, qui a été accompli il y a trois siècles devant le célèbre empereur Djehanghie, et qui a été consigné dans les annales de l'époque, mérite d'être relaté.

Les fakirs creusèrent dans le sol une excavation en forme de citerne ou de réservoir de dimension considérable. Ils la firent ensuite remplir d'eau.

Après quoi, ils recouvrirent le tout d'un immense velum; au bout d'une demi-heure ils l'enlevèrent, et toute l'eau était transformée en un immense bloc de glace.

On y fit passer des éléphants, qui s'y promenèrent avec autant d'assurance que sur un roc, et sans provoquer la moindre cassure.

Le velum fut replacé sur la citerne, et quand on l'enleva tout avait disparu, la glace et même l'eau; on ne voyait plus la moindre trace d'humidité.

D'autres expériences moins intéressantes furent exécutées, notamment avec un grand tapis; les fakirs le secouèrent à plusieurs reprises, et chaque fois il prenait une couleur, une forme et une dimension différentes.

Tels sont les faits relevés par la *Hindu Spiritual Magazine*, et dont nous lui laissons l'entière responsabilité. H. R.

EUSAPIA ET LE PROFESSEUR LOMBROSO. — LA FORCE ENREGISTRÉE PAR L'APPAREIL DE MAREY

Les *Annales des Sciences psychiques* relatent, d'après *La Stampa* de Turin, les expériences qui ont eu lieu dernièrement, avec le médium Eusapia Paladino, à la clinique de Psychiatrie de l'Université, sous la direction du professeur Lombroso.

Voici le compte rendu des deux plus importantes de ces séances :

Troisième séance. — On a introduit quelques additions importantes dans le cabinet médiumnique : une lampe électrique rouge, avec reverbère, est pendue à la paroi du fond, à la hauteur de deux mètres, et peut éclairer très bien l'intérieur ; cette modification est destinée à permettre de suivre le développement des phénomènes à l'endroit où ils se forment le plus souvent : un « tambour Marey » déploie sa curieuse structure de cylindres et d'aiguilles sur une table placée près du cabinet ; un tuyau de caoutchouc l'unit à l'intérieur du cabinet avec un « cardiographe Marey » ; un autre tuyau avec un appareil Morse, qui sera placé sur la table des expériences. On voudrait enregistrer sur le papier fumé du tambour simultanément la pression faite par le doigt du médium sur l'appareil Morse à l'extérieur, et celle exercée par « l'entité » sur le bouton du « cardiographe » à l'intérieur, et constater la synergie des deux phénomènes. Une table ronde à quatre pieds, du poids de 11 kilogrammes, occupe l'angle de gauche du cabinet et supporte un morceau de pâte à moulage du poids de 27 kilogrammes, parfaitement lisse et recouvert d'un drap mouillé.

Après que le médium fut tombé en trance, on entend à l'intérieur du cabinet le mouvement de la lourde table portant la glaise. La curiosité des assistants se tourne immédiatement vers ce point. Verra-t-on se former l'empreinte d'un visage ou d'une main ? La réponse ne se fait pas attendre ; elle a un caractère inattendu et un peu irrévérencieux. Une boule de terre mouillée est, en effet, lancée de l'intérieur du cabinet et vint s'aplatir sur le pouce de celui qui avait posé la question.

Eusapia commence à faire de petits mouvements, de petites contractions, et simultanément la table se déplace avec bruit de quelques centimètres vers le rideau. Ceci dure un quart d'heure environ, après lequel la glaise se trouve derrière le dos d'Eusapia, à sa droite, et à la distance de 1 m. 80 à peu près. La table frappe quelques

coups pour demander que l'on fasse moins de lumière : on sacrifie alors la lampe intérieure, qui n'est pas nécessaire au contrôle, mais on perd ainsi la possibilité de voir se produire le phénomène. On entend de grands coups sur la table la table sur laquelle est posée la glaise frappe des pieds à son tour : l'empreinte est faite. « On me demande, écrit M. Mucchi, de prendre le moulage ; je veux donc entrer dans le cabinet, mais je suis repoussé par deux mains « faites de rien » qui me repoussent. Je les sens agiles et promptes, qui me saisissent et me repoussent. La lutte dure pendant quelque temps ; les mains paraissent s'amuser à me contrarier ; elles me repoussent si je veux entrer, m'entraînent si je veux aller en arrière. Je finis par saisir le morceau de glaise que ces satanées mains persistent à vouloir pour elles ; quand je me retire, elles me mettent dehors avec une poussée violente qui a failli faire tout tomber. On observe alors sur la glaise trois ou quatre empreintes telles que pourrait les faire un poing fermé. »

L'un des assistants est prié de prendre une mandoline qui se trouvait dans la chambre et de la placer sur la table laissée vide par la glaise. Ce monsieur rencontre à son tour l'hostilité des mystérieuses mains qui voudraient et qui ne voudraient pas le laisser entrer ; une fois qu'il l'a saisie, il craint de se la voir dérober, et la place rapidement sur la table intérieure, avec les cordes tournées en bas.

La mandoline ne tarde pas à être levée de là inexplicablement et portée sur la table des expériences, où, *à la vue de tout le monde, elle joue toute seule*, d'abord, une corde à la fois, d'un son net produit comme par le pincement d'un ongle ; ensuite avec toutes les cordes, comme si on faisait courir un doigt sur elles. L'un de nous est prié de jouer de la mandoline sur les doigts d'Eusapia ; à chaque attouchement correspond le son d'une corde, et si le geste est mal fait, le son sort incomplet et strident. Ensuite, une main qui se matérialise tout à coup saisit l'instrument par le manche et le place sur l'épaule du joueur, et là, « sous son nez », les cordes s'agitent et raclent, pendant que la main s'est de nouveau dissoute et a disparu.

La mandoline revient sur la table, et Eusapia, comme si elle avait un fil entre les mains, la fait avancer et reculer ; les cordes grincent, frottées par ce contact invisible.

Pendant tout ce temps — dit le relateur — le contrôle a été très rigoureux.

« A ma droite, un assistant qui se tient debout est tout attentif à ce qui se passe, quand sa main est saisie par l'index et tirée en haut ; il ne s'y oppose pas, mais ne paraît pas satisfait de cela ; en effet, il se sent saisir le doigt majeur par les dents d'une bouche qui se tient derrière le rideau. Il voudrait savoir quelle est l'entité invisible, et la main inconnue entraîne la sienne à la hauteur d'un visage pour le lui faire toucher. Je demande à cet expérimentateur s'il a pu reconnaître si c'était un homme ou une femme, et la main est entraînée à reconnaître les ondulations d'une silhouette qui se meut derrière le rideau. La même main le frappe ensuite à plusieurs reprises sur l'épaule, et nous en entendons le bruit sec et caractéristique...

« Eusapia veut maintenant avoir près d'elle un vieillard vénérable qu'elle connaît depuis bien des années et qui avait déjà expérimenté longuement avec elle. Il s'incline vers le rideau et nous entendons un petit bruit de baisers. La lumière vient en ce moment d'une lampe électrique rouge placée extérieurement, un peu en arrière et à gauche du cabinet médianimique ; ainsi la paroi de gauche de la pièce est bien éclairée et constitue un fond clair sur lequel se détachent les profils du médium et du vieillard. Le médium appuie la tête sur l'épaule du contrôleur de droite ; les mains sont tenues entre les siennes. Soudain, le rideau s'agite fortement, un souffle froid en sort, puis une forme humaine couverte par le léger tissu du rideau se dessine sur ce fond clair. Une tête de femme instable et titubante s'approche du visage du vieillard ; elle se meut avec un tremblotement de vieille femme ; elle semble s'incliner, toucher le monsieur âgé, le baiser peut-être ; le vieillard l'encourage ; elle se retire, revient, paraît ne pas oser, puis elle s'avance avec résolution. C'est un moment d'émotion invincible. Tout sceptique adversaire de toute forme de mysticisme que je suis, je sens l'angoisse qui se dégage de cette scène muette... »

Quatrième et dernière séance. — On a vidé autant que possible la salle et le cabinet de tous les petits objets : mandoline, trompette, etc., qui pouvaient distraire l'attention des entités mystérieuses. On désirerait vivement pouvoir réduire la force inconnue dans le cercle étroit des quelques appareils scientifiques qu'on avait préparés.

On prend d'abord une photographie au magnésium de la lévitation complète de la table. La photographie réussit parfaitement bien, alors que la table se trouvait très haute. Les conditions de contrôle étaient parfaites, mais les contrôleurs constatent qu'à chaque lévitation correspond une contraction des muscles, des cuisses et une rigidité de tout le système musculaire.

« Une main sort du rideau, près de ma tête — écrit M. Mucchi — elle montre d'abord le poing fermé, ensuite elle s'ouvre et allonge les doigts... Ce phénomène se répète à plusieurs reprises, tout le monde peut bien l'observer parce que la main se détache sur le fond clair de la paroi. La même main saisit ensuite la planche du cabinet et la secoue violemment. J'essaye à mon tour, et je sens que l'effort nécessaire à cela est assez grand. Pendant que je le fais, la main invisible saisit la mienne, la serre, puis la laisse, et me donne un coup amical sur l'épaule...

« Je quitte ma place de contrôleur, dans laquelle je suis remplacé par l'ingénieur Pomba. Pendant que se répètent quelques phénomènes communs, j'observe le dynamomètre et j'en place l'aiguille à zéro. Ma manœuvre est toutefois perçue par la subconscience du médium qui demande qu'on place « cet objet » sur la table.

« — Quel objet ? — demande le contrôleur de droite.

« Je ne me doute même pas qu'il s'agit de moi, puisque je me trouve dans un endroit où le médium ne peut absolument pas me voir. Mais Eusapia insiste, et enfin m'indique par un geste de la tête ; je m'empresse de la contenter. Il paraît vraiment que le médium a la faculté de pouvoir exercer ses sens à distance.

« Alors le médium veut que je garde l'instrument entre mes mains assez haut pour que tous puissent le voir. Je m'exécute. Le rideau se gonfle, s'avance jusqu'à ma main ; derrière le rideau, l'*invisible* saisit mes doigts qui tiennent le dynamomètre, et je sens une étreinte rapide et pas très forte. A la lumière, j'observe que la pression n'a été que de deux kilogrammes. Nous sommes bien loin des 110 enregistrés dans les séances de Gênes. Je manifeste mon étonnement et ma déception et Eusapia, chatouillée dans son amour-propre, veut recommencer. Le phénomène se répète de la même manière. La main saisit la mienne:

en tenant ses quatre doigts du côté de la pièce ovale d'acier sur laquelle j'ai mon pouce, et son pouce du côté sur léquel j'appuie mes quatre doigts. La pression de la main mystérieuse s'exerce donc en partie sur mes doigts et en partie sur l'instrument. L'étreinte se fait sentir plus longuement et plus fortement, mais pas beaucoup plus que la première fois.

« Il se produit, par contre, une variation soudaine et curieuse : je suis attentivement tout un petit travail de l'*invisible*, qui veut déplacer l'aiguille morte du dynamomètre pour élever le coefficient de la pression. L'index de la main mystérieuse se dégage, cherche l'aiguille et, au lieu de pousser celle morte, touche celle reliée au système de leviers, et fixée au ressort d'acier, de telle sorte qu'en la faisant déclancher, elle en tire un son clair de vibrations métalliques ; ensuite elle touche en glissant l'autre aiguille, en la déplacant peut-être de quelques degrés. Le dynamomètre marque 20 kilogrammes. Evidemment John King a tenté un truc (1). Je m'explique maintenant comment il a pu élever la pression, dans l'expérience de Gênes, à 110 kilogrammes, résultat bien supérieur à celui que peut donner un homme très fort, et je m'explique aussi l'instabilité de la pression déjà remarquée dans beaucoup d'autres expériences. Ce n'est pas uniquement la force de John, mais aussi sa malice, qui meut les aiguilles du dynamomètre jusqu'à des hauteurs si incroyables.

« Le docteur Norlinghi désire que l'on place sur la table un tout petit guéridon qu'il a apporté avec lui. Je le prends par un des pieds, je l'avance vers le rideau, avec le bras tendu. Je ne suis même pas arrivé au milieu du cercle des contrôleurs, que le petit meuble m'est arraché des mains, soulevé, tourné, renversé, agité pendant une quinzaine de secondes. Le docteur Norlenghi veut absolument être sûr du contrôle, et pendant qu'il avance la tête vers les mains d'Eusapia, pour s'assurer *de visu* qu'elles sont bien tenues, il demande si le contrôle est sûr. Ceci indispose l'entité inconnue dont la main abaisse rapidement le petit guéridon sur la surface de la grande table, en y frappant un coup retentissant. Le petit meuble se relève ensuite ; il est saisi avec violence, frappé, faussé, mis en pièces. Deux pieds sont jetés entre les contrôleurs, le troisième frappe au visage M. Norlenghi sans toutefois lui faire de mal.

« Maintenant, l'entité inconnue s'avise de saisir l'un des pieds du petit guéridon et de frapper à plusieurs reprises, tantôt l'une, tantôt l'autre des mains des assistants, pendant que la grande table s'agite et rit à sa manière.

« En attendant, le rideau se meut encore et se gonfle ; la table frappe trois coups pour dire « attention ! ». L'ingénieur Pomba est gratifié d'une visite de l'inconnu. Comme dans la séance précédente, la tête entourée du rideau, s'approche de lui et le baise, pendant que deux mains que nous ne voyons pas lui tiennent la tête d'un geste affectueux. Cela se renouvelle plus d'une fois. Nous nous plaçons tous du côté droit de la table, pour pouvoir voir la matérialisation qui se dessine sombrement sur le fond clair de la paroi, et en suivre tous les mouvements.

« J'observe que la dimension de cette forme humaine est variable, que son volume augmente et diminue visiblement, à tel point de paraître tantôt un adulte, tantôt un petit enfant. Elle subit et suit évidemment les variations de l'émission de la force médiumnique. Quand l'effort est plus intense, la matérialisation est plus complète ; le médium apparaît plus fatigué, alors que la tête a un volume plus fort.

« Il est assez malaisé de préciser la nature de cette tête : elle m'apparaît — et le long exercice de l'œil me permet de croire que je ne me trompe pas — pareille à celle de la dernière séance. Les caractères les plus saillants sont les mêmes ; les gestes, la façon de sortir et de s'approcher de M. Pomba, sont les mêmes ; la seule différence consiste, à mon avis, en ceci, qu'au cours de la dernière séance, la tête représentait la vieille mère de l'un de nous, et ce soir elle représente le père d'un autre.

« Le docteur Audedino songe tristement à son appareil Marey qui reste inutilisé depuis trois soirs déjà, et s'assure si le papier fumé n'a aucune marque. Et voilà qu'un petit bruit annonce que l'aiguille de l'appareil se meut. Le docteur Audenino met aussitôt en fonction le tambour, et notre oreille perçoit pendant quelques secondes le grincement de la plume qui fait de longs sauts sur la surface noircie du tambour, d'une manière correspondante à la pression exercée de l'intérieur sur le cardiographe, en traçant un diagramme curieux et varié; le cabinet est parfaitement vide et Eusapia a, comme toujours, les mains dans celles des contrôleurs. D'ailleurs, la distance entre le cardiographe et la chaise d'Eusspia est telle que, quand même elle le voudrait, elle ne parviendrait pas à le presser avec les mains.

« Cette preuve fait enfin tomber tout soupçon. Ce n'est plus seulement le témoignage de nos sens, mais un organisme de métal qui enregistre comme nous un effort inconnu ; un appareil scientifique bien connu s'est mû sans autre pression que celle d'une force invisible ; il a fixé sur son enveloppe la preuve tangible et mathématique de la réalité de ces phénomènes.

« Eusapia se lève, la table se traîne avec elle et avec les contrôleurs jusqu'au milieu de la chambre, où elle se lève très haut et tombe ensuite sur le plancher sens dessus dessous. Le médium, debout, la meut tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais il paraît déjà très las, et il est presque soutenu par les deux contrôleurs. Il va alors vers un fauteuil où il se laisse tomber épuisé. La table est relevée par les assistants, mais Mme Paladino veut l'abattre encore et d'un geste de la tête, elle l'envoie de nouveau rouler à terre. Ensuite, elle s'abandonne entièrement sur le fauteuil, cache la tête dans ses bras et semble s'assoupir.

« La série de nos séances est terminée. »

(1) Nous attirons tout spécialement l'attention des lecteurs sur ce truc vraiment typique de la personnalité qui est censée produire les phénomènes médianiques, que ce soit un esprit ou la subconscience du médium lui-même. Si la dite personnalité, quand elle ne parvient pas à produire un phénomène d'une manière authentique et loyale, a recours à de pareils subterfuges, comment s'étonner que le médium, dont la conscience normale peut être parfaitement honnête, soit entraîné aux fraudes les plus extraordinaires et les plus compliquées, qui peuvent s'étendre même aux heures dans lesquelles le médium n'est pas *en apparence* entrancé et, partant, faire croire à des fraudes préméditées ? — *N. de la R.*

Le Gérant : Gaston Mery.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73